L'ÉCOLE

DES

FAMILLES

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

PAR

M. ADOLPHE DUMAS

Deuxième Édition.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-EDITEURS

des Œuvres d'Alexandre Dumas, du Théâtre de Victor Hugo
et de la Bibliothèque Dramatique,

RUE VIVIENNE, 1

1847

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

A PARIS, SUR LE THÉATRE-HISTORIQUE,

le 20 mai 1847.

PARIS. — TYP. LACRAMPE FILS ET Cᵉ, RUE DAMIETTE, 2.

Cet Ouvrage est dédié

à ceux qui l'ont signé avant moi :

Amédée Achard, Altaroche, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Frédérick-Lemaitre, vicomte de Jailly, Jules Lacroix, Lireux, de Matharel, Méry, Frédéric Soulié, Auguste Vacquerie, Alfred de Vigny.

Je ne le signe qu'après eux.

Adolphe DUMAS.

MINUIT.

Paris, ville éternelle, écoute dans ton sein
Ton peuple et son travail, ta ruche et son essaim,
    Tes fabricants et tes fabriques,
Tes chambres, tes journaux, tous tes rois maintenant,
A l'avant, à l'arrière, allant, poussant, traînant
    Le train des affaires publiques.

Paris prodigieux! au bruit de tant de voix,
Notre esprit à vingt ans s'est troublé quelquefois;
    Nous, tes enfants, car nous le sommes,
Nous ne comprenons pas toujours ce grand conflit,
Ni cet enfantement d'un peuple où s'accomplit
    Ce grand travail de tous les hommes;

Et nous nous sommes plaint, sans doute injustement,
Quand il fallait rester dans notre étonnement;
    Admirer les uns et les autres;
Consulter les vieillards au seuil de leurs maisons,
Et, sans parler si haut, écouter des raisons
    Toujours plus mûres que les nôtres.

On nous avait tant dit qu'un jeune homme à vingt ans
Est plus vieux que son père et se passe du temps!
    La jeunesse s'est laissé dire;
Et l'orgueil soulevé des plus intelligents
Dans les mains des vieillards eût fait aux jeunes gens
    Toucher les rênes d'un empire.

Triste crédulité, qui nous coûte bien cher;
Ces enfants de deux jours sont vieux depuis hier,
    Vieux de cœurs et vieux de visages;
Et détrompés trop vite, ou trop tôt convaincus,
Ils veulent que des ans qu'à peine ils ont vécus
    Leur soient comptés pour être sages.

Et vous les voyez tous, quand ils n'ont pas trouvé
Ce qu'on ne trouve pas et ce qu'ils ont rêvé,
    Mornes comme des corps sans âmes;
Puis un affreux dégoût les tue au premier jour,
Ils s'en vont, les ingrats! à l'âge de l'amour,
    En blasphémant même les femmes.

Il en reste pourtant qui, plus forts désormais,
Dans ce trouble public ne se troublent jamais,
    Et, toujours calmes et paisibles,
Attendent résignés, espèrent confiants,
Et ne poursuivent plus avec des cris d'enfants
    L'ombre des rêves impossibles.

Ceux-là sont patients, Paris, et courageux,
Et t'aiment d'un amour presque religieux;
    Et si tu veux les reconnaître,
Regarde sur leur front mâle, où s'épanouit

Le cœur, cette fierté des fils qui réjouit
Le père qui les a fait naître.

Quand ce n'est pas un peintre amoureux d'un tableau,
Épris de la beauté, comme Platon du beau,
C'est quelquefois Platon lui-même ;
Et souvent, un poëte aimant pour être aimé,
Heureux d'ouvrir encor son cœur longtemps fermé
Et de dire tout ce qu'il aime.

Paris, dans tout ce bruit regarde-les passer
Leurs jours à travailler et leurs nuits à penser
Sous le toit qui les emprisonne.
Écoute-les aussi dans leur coin, ces rêveurs,
Avec tous les respects et toutes les ferveurs
Qu'ils ne refusent à personne.

Et ne leur fais plus dire, hélas ! malgré leurs chants,
Que Paris est mauvais et les hommes méchants,
Et qu'à cette heure difficile,
Où l'espace et le jour manquent dans leurs greniers,
Le soleil des coteaux mûrit des citronniers
Pour les pâtres de la Sicile !...

Et moi qui te sais riche, et qui te donne encor
Ma vie et mes amours, plus riches que de l'or,
Je bénirai ma destinée,
Puisque tu me permets demain, à mon réveil,
De remercier Dieu d'un rayon de soleil
Et d'une belle matinée.

20 mai 1847.

LE COMTE DE VERNON. . .	MM.	SAINT-LÉON.
ANTOINE DE VERNON. . . .		LOUIS CHÉRI.
JULIO.		ADOLPHE LAFERRIÈRE.
AUGUSTE.		LACRESSONNIÈRE.
MAXIME.		ROUVIÈRE.
JULIA, femme de Julio. . . .	MME	PERRIER-LACRESSONNIÈRE.
MARIE.	MLLE	LOUISE LANGLET.
JEAN	M.	LÉOPOLD BARRÉ.
GEORGETTE	MLLE	BETZY.
AUTRES DOMESTIQUES.		

La scène est à Paris, 1847. — Hôtel de Vernon. Un riche salon rond, au rez-de-chaussée, ouvrant de plain-pied sur un jardin. — Quatre portes; au premier plan à droite, la chambre de Julio; à gauche, celle de Julia; au second plan, à gauche, une grande porte ouverte sur un corridor conduisant à l'appartement de de M. de Vernon; à droite, en pendant, une porte vitrée conduisant au jardin par un perron et un escalier dont on voit les marches. Au fond, porte à deux battants et vestibule couvert, au delà duquel est une galerie avec sa rampe extérieure. Meubles, tableaux et ornements du siècle dernier. Sur les consoles et les étagères, tout le grotesque de la manie du jour en chinoiseries et curiosités.

La toile ne baisse que deux fois : après le deuxième acte et après le quatrième. — La musique et les entr'actes M. VARNEY, chef d'orchestre.

ACTE PREMIER.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, MAXIME. *

Jean est assis à droite et endormi dans un fauteuil, avec un plumeau dans ses mains, et sa casquette à quelques pas de lui. Le salon est dans le plus complet désordre du lendemain d'une soirée.

MAXIME, sur la porte.

Je sonne, on ne vient pas !

Il s'avance vers Jean.

Alors il faut frapper.

Jean !

Il lui frappe sur l'épaule, Jean ne répond pas.

L'antichambre a bu le reste du souper,
Julio, mon ami, vous avez fait des vôtres :
Tous les fauteuils courant les uns après les autres,
Tous les lustres fumants, tous les foyers sans feu,
Et le lansquenet mort sur les tables de jeu.
Le buffet ravagé comme un champ de bataille,

* Entendre la droite et la gauche de l'acteur.

Et le combat fini faute de victuaille,
Et celui-ci qui dort les armes à la main;
Et trente créanciers! — C'est bien un lendemain.

Jean se réveille.

JEAN.

Monsieur Maxime...

MAXIME.

Et nous, jouons... à la raquette.
Tiens, tu bois et tu fais ton salon en casquette?

Avec le bout de sa canne, il lui jette sa casquette.

Ton maître m'a donné rendez-vous ce matin.

JEAN.

Monsieur dort, j'en suis sûr.

MAXIME.

Et moi, j'en suis certain.
L'on déjeune?

JEAN.

A midi.

MAXIME, *il regarde sa montre.*

précis? il est onze heures,
Et l'on mange toujours les choses les meilleures?
Alors, dis à ton maître...

JEAN.

Auquel?

MAXIME.

A mon ami.
Est-ce qu'en t'éveillant je t'aurais rendormi?

JEAN.

A monsieur Julio?

MAXIME.

Le fils, enfin, le jeune.

JEAN.

Est-ce très-important ?

MAXIME.

Dis-lui — que je déjeune.

JEAN.

Monsieur va revenir ?

MAXIME.

Oui, je suis au billard ;
Mais ne te grise plus, entends-tu bien, gaillard !

Il sort en lui donnant de sa badine sur l'épaule.

JEAN.

Oh ! je dormais, monsieur... mais je ne suis pas ivre.
Monsieur Maxime !

MAXIME, *s'arrêtant.*

Quoi ?

JEAN.

Vraiment, ce n'est pas vivre.

MAXIME.

Tu vis le jour, la nuit, tu vis double...

JEAN.

Pardon.
Si j'osais vous parler pour moi...

MAXIME.

Mais parle donc.

Tous les deux à l'avant-scène.

JEAN.

Je suis grand domestique et grand valet peut-être;
Mais quand j'étais chez vous, au moins, j'étais mon maître.

MAXIME.

J'étais seul et garçon... mais tu t'es marié !
Et ce n'est pas cela qui t'a contrarié ?
Je n'avais pas besoin d'une femme de chambre.
Mais de quoi te plains-tu ? Jusqu'au mois de décembre

Tu vis à la campagne, à l'ombre de tes bois;
Six mois dans ton château, dans ton hôtel six mois.
Tu montes à cheval, la plus belle monture,
Et, même à l'Opéra, tu ne vas qu'en voiture.
Des soupers tous les soirs... tu fais de grands repas,
Des bals toutes les nuits...

JEAN.

Oui, mais je ne dors pas;
Et tous ces soupers-là ne valent pas les nôtres.
Chez vous, j'étais chez nous, et je suis chez les autres.
Et je me dis souvent : Si... Voilà, supposé,
En place de monsieur, madame eût épousé
Monsieur Maxime... Eh bien! avec vous et madame...
Et j'y pensais déjà quand j'épousai ma femme,
Car vous nous l'aviez dit : Vous restez avec nous!
Je me suis marié, monsieur; c'était pour vous.
J'étais bien plus heureux, et si j'avais pu croire...

MAXIME, blessé.

Jean, c'est un grand défaut d'avoir trop de mémoire.

JEAN.

Nous sommes tous punis, et je n'en dis pas plus.
Vous, vous êtes garçon; moi, je ne le suis plus.
Si vous vous mariez jamais, veuillez nous rendre
Un service.

MAXIME.

Et lequel, Jean?

JEAN.

C'est de nous reprendre.

MAXIME.

C'est toi qui m'as quitté.

JEAN.

Pour Georgette.

MAXIME.

Eh ! chacun :
L'un c'est pour quelque chose et l'autre pour quelqu'un.
L'un manque à son service et l'autre à sa parole ;
Le monde est plein d'enfants et de maîtres d'école.
Et voici mon avis : apprends un bon état ;
Sois plutôt ouvrier, matelot ou soldat.
Laisse là ta livrée, et, pour qu'on te respecte,
Fais-toi plutôt maçon... je suis bien architecte.

JEAN, satisfait.

Merci, monsieur Maxime.

MAXIME.

Et Georgette, crois-moi,
Lorsque tu seras fier, sera fière de toi.
Elle dira : C'est Jean, c'est l'homme de courage,
Qui m'avait tant aimée avant mon mariage.

JEAN.

Ah ! ça, je l'aimais bien.

MAXIME.

Et tu vivras un jour
Sans te moquer de tout, et même de l'amour.
Voilà pour ton conseil, voici pour ton service ;
Tu dois, mon pauvre Jean, te corriger d'un vice.
C'est de m'apprendre, à moi qui connais la maison...

JEAN.

C'est vrai.

MAXIME.

Comme ma poche,

JEAN.

Et vous avez raison.

MAXIME.

Et qui depuis cinq ans jouis du privilége
De savoir ce que coûte un ami de collége...

JEAN.

Ça, c'est votre bon cœur ; je vous l'avais prédit,
Et je ne vous dis pas tout ce que l'on m'a dit.

MAXIME.

Je ne veux rien savoir. Ce qu'on dit est infâme ;
Madame de Vernon est une honnête femme...
Et jamais je ne veux en entendre parler...

JEAN, *après un long silence.*

Vous me conseillez donc, monsieur, de m'en aller ?

MAXIME.

Non pas, maintenant reste ; et moi, si tu t'engages
A n'en parler jamais, je te double tes gages.

JEAN.

Un bon maître de plus et presque deux maisons !...
Tenez, j'aime mieux ça que servir les maçons.

MAXIME.

Mais...

Il lui fait un signe et sort.

JEAN, *croyant parler à Maxime.*

Vous rappelez vous que nous fûmes chez elle,
Un soir, lorsque madame était mademoiselle ?
Trois heures d'amoureux, à la pluie et sous l'eau,
Pour regarder entrer, qui ?... monsieur Julio !

Entre monsieur de Vernon avec un paquet de lettres dans les mains.

SCÈNE II.

JEAN, M. DE VERNON, PUIS AUGUSTE.

M. DE VERNON.

Mon fils est-il levé?

Un coup de sonnette.

C'est lui, je crois, qui sonne.

A un domestique qui passe à gauche.

Allez, Franz!

A Jean.

Ce matin, il n'est venu personne?

JEAN.

Non, monsieur.

M. DE VERNON.

Mes journaux?

Jean lui donne des journaux; un second coup de sonnette.

J'entends encor sonner.

Il s'assied.

JEAN, à Georgette qui passe à droite.

Dépêche-toi; madame...

GEORGETTE.

Et toi, le déjeuner!

JEAN, à part.

Je voudrais bien pourtant lui parler de mes gages.

M. DE VERNON, il dépouille ses journaux.

Dix journaux, dix partis; dix hommes, dix langages;
Dix Frances, dix Babels!

Il lit.

« Chambre des députés. »

Comme dans leurs journaux, ils se sont disputés.
Quand verrai-je mon fils à ma place, à la Chambre ?

Il jette des feuilles.

Mais un membre de plus à ce grand corps, un membre...
Il faudrait une tête...

Il lit.

« Avis. — Chemins de fer. —
« Madame de Vernon publira cet hiver
« Ses mémoires ! » Sa femme est un homme de lettres,
Mes valets vont savoir les secrets de leurs maîtres.
« Courses de Chantilly. » Voilà deux fois mon nom.
Premier prix : Rebecca, Julio de Vernon.
Mon fils a le grand prix pour ses chevaux ! Madame,
Vous avez un mari bien digne de sa femme.
Élevez vos enfants à force de travaux,
A trente ans vos enfants élèvent... des chevaux !

JEAN, *à part.*

Il n'est pas très-content, alors je me retire.
Je remets à ce soir ce que j'avais à dire.

M. DE VERNON.

Jean !

JEAN.

Monsieur ?

M. DE VERNON.

Viens ici ; qu'a-t-on fait cette nuit ?

JEAN.

On a dansé, joué, mangé, bu, fait du bruit
Jusqu'au jour, car voilà la dernière bougie.

Il montre les candelabres éteints.

M. DE VERNON, *à part.*

Il en sait déjà trop pour qu'on le congédie.

A Jean.

Ah ! c'est bien ; je voulais savoir, et voilà tout...

Rien n'a manqué?

JEAN.

Non, rien... le champagne partout.
Monsieur gagne le prix des chevaux... un grand toste!

M. DE VERNON, *sans le laisser parler.*

C'est bien, Jean, tu mettras ces lettres à la poste.
Ils sont jeunes, et nous trop vieux, trop exigeants.

A part.

C'est un tort. Malheureux! j'interroge mes gens.

JEAN, *en sortant.*

Ce n'est pas le moment de parler, son visage...
Enfin, une autre fois, j'en dirai davantage.

A Auguste sur la porte.

Il est là. Si monsieur veut me dire son nom?

AUGUSTE.

Annoncez à mon oncle Auguste de Vernon.

SCÈNE III.

M. DE VERNON, AUGUSTE.

M. DE VERNON.

Auguste, embrasse-moi.

AUGUSTE, *après avoir embrassé son oncle.*

Vous permettez, j'espère...
Une seconde fois, mon oncle... pour mon père.

M. DE VERNON.

A Paris, depuis quand?... Mais comme il est grandi!

AUGUSTE.

C'est que nous poussons vite au soleil du midi,

Et puis, quand on est pauvre et qu'on le sait d'avance,
On mûrit de bonne heure, ailleurs comme en Provence;
Les autres sont devant, il faut doubler le pas,
Et tripler son courage, ou l'on n'arrive pas.
Mais voilà bien trois ans que j'ai quitté Marseille.

M. DE VERNON.

Et ton père?

AUGUSTE.

Oh! mon père, il se porte à merveille;
Gros et gras, jeune et frais! vous seriez étonné...
Dieu le garde longtemps comme il me l'a donné!

M. DE VERNON.

Il est heureux?

AUGUSTE.

Heureux, et comment ne pas l'être!
Il me le dit encor dans sa dernière lettre;
Il est libre et content, vit de peu, ne doit rien.
Il aime ses enfants, ses enfants l'aiment bien.
Maire de Gémenos, vous savez qu'il est maire.
Seulement il est veuf... et j'ai perdu...

M. DE VERNON. *Il lui prend la main.*

Ta mère!
Je vois que les enfants de mon frère ont du cœur.

AUGUSTE.

Alors, je me suis dit: On marira ma sœur,
Il faut la dot; mon père, il faut qu'il vive et meure
Tranquille, et le plus tard possible...

M. DE VERNON, *passant la main sur ses yeux.*

Achève!

AUGUSTE, *à part.*

Il pleure!

Je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela.
Enfin je suis parti, mon oncle, et me voilà!
Mais vous ne savez pas? attendez, il m'annonce
Qu'il arrive à Paris...

M. DE VERNON.

Lui!

AUGUSTE.

J'attends sa réponse.

Il compte sur ses doigts.

Il m'écrivait le deux... j'ai répondu le six.
Un, deux, trois, quatre jours; c'est aujourd'hui le dix.
J'ai tous mes examens, et je serais fort aise
Que mon père fût là pour le jour de ma thèse.

M. DE VERNON.

Voilà donc les enfants des autres!... A ta voix,
Viens, c'est lui, c'est déjà mon frère que je vois;
Auguste, permettez, monsieur, que je vous gronde.
Comment, depuis trois ans à Paris, dans le monde,
Et je ne vous vois pas!... ce n'est pas bien à toi.

AUGUSTE.

Oh! grondez-moi, mon oncle, et puis pardonnez-moi:
Mon cousin est si riche, et moi si peu!

M. DE VERNON.

Qu'importe!

AUGUSTE.

Hier je suis passé trois fois devant la porte.
Votre hôtel me fait peur, — mon oncle de Vernon!
Je suis fier et confus de porter votre nom.

M. DE VERNON.

Ton cousin ne fait rien, c'est juste, et tu travailles.
Et tu n'as pas le temps... Mais, si peu que tu vailles,

Tu ne vis pas tes nuits dans ta salle à manger,
Avec quarante amis et ton père étranger,
Sur des tables de jeu, dans la fièvre enivrante,
Des défauts de vingt ans et des vices de trente.
C'est de la pauvreté, mais c'est de la vertu.
Et quel est ton travail à Paris? que fais-tu?
Conte-moi tout cela.

AUGUSTE.

C'est une longue histoire :
Depuis trois ans je vis ignoré, pour la gloire!
Je sais, c'est le grand mot; aussi n'en disons rien,
Dans trois jours je saurai si je fais mal ou bien.
Et j'ai dit ce matin : Il faut que je le voie,
Il faut qu'il sache enfin mon bonheur et ma joie.

M. DE VERNON.

Ton bonheur d'écolier? le seul; je suis certain
Qu'il s'agit....

AUGUSTE.

Devinez.

M. DE VERNON.

D'une thèse en latin.

AUGUSTE.

Non.

M. DE VERNON.

Vous êtes docteur?

AUGUSTE.

Non, je vous le répète.

M. DE VERNON.

Avocat, médecin?

AUGUSTE.

Non, rien du tout, poëte.

M. DE VERNON.

Je ne m'étonne plus de ce cœur chaleureux.
Ah ! vous êtes poëte !

AUGUSTE.

Et de plus... amoureux !
Écoutez : j'ai vécu trois ans de solitude
Dans un grenier, toujours assez grand pour l'étude !
Ah ! si j'allais avoir, mon oncle, un beau succès !

M. DE VERNON.

Au théâtre ?

AUGUSTE.

Mon oncle, au Théâtre-Français.

M. DE VERNON.

Oh! c'est très-sérieux ; c'est une tragédie ?
C'est donc un choléra que cette maladie
Tragique ? Des héros, des Romains, des anciens !
La France aime bien mieux qu'on lui parle des siens.
C'est d'un bon écolier et d'un brave jeune homme.
Mais sois de ton pays : Paris, voilà ta Rome ;
Et Corneille l'a dit : *La plume dans les mains,*
Les Français d'aujourd'hui valent les vieux Romains.

AUGUSTE.

Corneille a dit cela?

M. DE VERNON.

Dans une belle épître
Aux poëtes futurs... je ne sais plus le titre...

AUGUSTE, avec chaleur.

Ils sont grands, les Romains de Corneille, et celui
Qui se sentait comme eux les a faits comme lui !

M. DE VERNON, avec bonhomie.

Et c'est là justement ce que je te conseille,

Dieu seul a fait, mais, toi, ne refais pas Corneille!

AUGUSTE.

Oh! non, c'est un sujet...

M. DE VERNON.

C'est du Molière alors?
Celui-là, c'est le riche; il donne ses trésors
En petite monnaie, à tous; sa poésie
S'adresse au peuple, au roi, comme à la bourgeoisie;
Mais prends-y garde, il faut sa raison, son sens droit,
Et quelque chose encor...

Le doigt sur le front d'Auguste.

Là — c'est le bon endroit;
Sinon le sens public, dans la salle muette,
Vous corrige à l'instant l'acteur et le poëte.
Mais on peut venir là, devant ce tribunal;
C'est toujours là qu'on sait si l'on peut bien ou mal.
Et comme au temps ancien, dans le temps où nous sommes,
La justice est toujours parmi quinze cents hommes;
Et c'est un beau soleil levé de tous côtés,
Que d'avoir devant soi quinze cents loyautés!

AUGUSTE.

C'est beaucoup trop, mon oncle, et je suis plus modeste.
J'aime une jeune fille, et vous voyez le reste,
J'ai travaillé trois ans... Oh! non pas pour moi, non,
Mon oncle, c'est pour elle, et pour lui faire un nom.
Vous comprenez, il faut que je sois digne d'elle;
Et je veux un beau nom, mon oncle, elle est si belle!

M. DE VERNON.

Le théâtre, je n'y vais plus, tu sais pourquoi;
J'ai ma bibliothèque, et je la lis chez moi;
Mais j'irai voir ta pièce... et quand?

AUGUSTE.

Cette semaine.

M. DE VERNON. Il lui prend le bras.

Et, mon Cid amoureux, quelle est cette Chimène ?

AUGUSTE.

Seize ans...

M. DE VERNON.

Et puis...

AUGUSTE.

Et puis un livre en maroquin,
Que je trouve un dimanche à Saint-Thomas-d'Aquin,
Et que je garde...

M. DE VERNON.

Et puis ?

AUGUSTE.

Et puis pas autre chose.
Et c'est assez.. je l'aime.

M. DE VERNON.

Alors !... et c'est à cause
D'un livre par hasard trouvé sur ton chemin?
Tu ne la connais pas... et tu parles d'hymen?

AUGUSTE.

Je connais que je l'aime.

M. DE VERNON.

Un amour de poëte,
Qui passe par le cœur et s'en va par la tête.
Si je dois te parler comme un père à mon tour,
Ta tragédie enfin vaut mieux que ton amour.

AUGUSTE.

Oh! mon oncle!... voilà comme on parle des femmes!
Mais à présent j'ai là deux esprits et deux âmes :

Le doigt sur le front et la main sur le cœur.

C'est elle qui m'a fait poëte, et non pas moi;
Autrement, on travaille, on ne sait pas pourquoi.

M. DE VERNON.

Eh bien! on les écoute... il semble qu'on renaisse :
On redeviendrait jeune à parler de jeunesse.
Tu fais bien, mon enfant : on aime comme toi
A vingt ans; à soixante on pense comme moi.
A Jean. *A Auguste.*
Jean, je suis au jardin. Viens, je t'écoute; achève.
A Jean.
Vous direz à mon fils que j'attends qu'il se lève.

AUGUSTE.

Mais si mon père vient, ne dites pas cela.

M. DE VERNON, *souriant.*

C'est trop grave; on ne dit jamais ces choses-là.

AUGUSTE, *au bras de son oncle.*

Depuis trois ans je vis avec cette pensée.
Ma pièce, je l'avais à peine commencée...
Enfin j'ai travaillé, mon oncle, nuit et jour,
Si bien...

M. DE VERNON, *se retournant avant de sortir.*

Que tu deviens poëte... et par amour!

Ils descendent au jardin.

SCÈNE IV.

JULIA, GEORGETTE, JULIO.

JULIA, *entrant avec un livre à la main.*

J'ai sonné quatre fois, et c'est insupportable...

Apportez ces papiers... posez-les sur la table!

Georgette pose sur la table des papiers manuscrits.

Georgette, vous irez chez ma mère en sortant ;
Elle attend...

Elle lui donne une lettre.

GEORGETTE.

Mais j'en viens...

JULIA.

Je vous dis qu'elle attend.

Georgette sort.

Soit affaire chez moi, soit visite imprévue,
Voilà plus de trois jours que je ne l'ai pas vue.
Le seul amour qui reste après tous les amours.
On a beau s'éloigner... on y revient toujours.

Elle s'assied et jette son livre.

Je m'ennuie et je lis... ou j'écris pour écrire.

Elle prend son manuscrit.

Le papier, c'est l'ami qui se laisse tout dire.

Elle lit.

« Ma mère avait alors sur le coteau de Blois
« Sa petite maison assise au pied des bois...
« La vie a deux moitiés : l'enfance est la meilleure ;
« Jeune fille on chantait, et jeune femme on pleure.
« Le hasard nous marie, et puis le lendemain
« On a gardé son cœur, on a donné sa main.
« On se croyait heureuse, on se trompait soi-même.
« Il suffit d'un chagrin, on se souvient qu'on aime. »

Elle continue sa lecture à voix basse ; Julio entre.

JULIO.

Bonjour, ma Julia.

JULIA.

Bonjour, mon bon ami.

JULIO, *en l'embrassant sur le front.*

Vos beaux yeux ce matin n'ont pas assez dormi ;
Vous avez travaillé, vous êtes fatiguée.

JULIA.

Que faire?

JULIO.

On sort, on fait quelque chose, on s'égaie.

JULIA.

Je n'écris que pour moi.

JULIO.

Belle affaire, on écrit!
Rien n'est plus ennuyeux qu'une femme d'esprit.
Des poëtes, des vers, des romans et des drames,
Voilà toutes les nuits les amants de nos femmes!

JULIA.

Dites-moi, Julio, ce que vous aimez mieux.

JULIO.

J'aime mieux... la bouillotte, un cheval de Crémieux,
Tout ce que vous voudrez, que vos pleurs de trappiste.

Il rit.

JULIA, *jetant son manuscrit.*

Quand on ne pleure pas... on rit, c'est bien plus triste.
Mes travers, je suis femme, il faut me les passer,
Et je ne lirai plus, je vivrai sans penser.

Elle se lève.

On sait qu'on met sa robe, ou blanche, ou bleue, ou rose,
Et l'on plaît à quelqu'un, n'est-ce pas quelque chose?

Suspendue à son bras.

Julio, montez-vous ce matin à cheval?
On dit que j'étais belle hier à votre bal?

JULIO.

Très-belle. Et que devient votre mélancolie?

JULIA.

Êtes-vous bien fâché qu'on me trouve jolie?

JULIO.

Vous êtes trop légère.

JULIA, *blessée.*

Ah! légère? tantôt
Ce n'était pas assez, et maintenant c'est trop.
Je ne puis pas savoir; monsieur, veuillez me dire
Quand il faudra pleurer, et quand il faudra rire.

Elle s'assied à droite.

JULIO.

Enfin nous voilà seuls, sans le monde entre nous.

Il s'assied à gauche.

JULIA.

Je m'ennuie à mourir... me le permettez-vous?

JULIO, *très-gai.*

Voilà ce que je veux lorsque je vous tourmente,
Car vous n'étiez que triste, et vous êtes charmante.
Julia, laissez là vos livres; vous rêvez
Avec vous, toute seule; avec moi, vous vivez.
Par exemple, tenez, je ne connais personne
Qui porte comme vous le chapeau d'amazone;
La cravache à la main, et votre air triomphant,
Vous sortez du collége, et c'est presque un enfant.

JULIA.

Vous me flattez!

JULIO.

Non, c'est l'avis de tout le monde.
Jeudi, lord Aglington, qui montait Rosemonde,
M'a dit, à mon oreille: On ne passe pas mieux!
Je ne vous flatte pas, mais vous alliez comme eux.

JULIA, d'un ton décidé.

Je reprends ma cravache, et quitte mes études.

Elle joue avec une cravache.

Depuis cinq ans, j'ai pris toutes vos habitudes.
Parlons de nos chevaux, et laissons mes papiers.

Renversée sur sa chaise et cavalièrement.

Rébecca courait bien de ses quatre beaux pieds,
Mais j'aurais parié...

JULIO, tout à ses comptes.

Pardon, ma bonne amie...

JULIA.

Pour la jument d'Oxford, ou pour Théodamie.

JULIO.

Je n'ai donc pas payé le meuble du salon?

JULIA, insouciante.

On l'a renouvelé quatre fois, c'est selon,
Lequel?.... je n'en sais rien.

JULIO.

Alors cela doit faire
Trente-deux mille francs?

JULIA.

Comptez, c'est votre affaire.

JULIO.

Je dois au carrossier quatorze mille francs;
Je vendrai Rébecca.

JULIA.

Moi, je vous le défends.

Elle traverse la scène et vient sur l'épaule de Julio.

JULIO, dérobant ses comptes.

Mes mémoires... Allez là-bas, chacun les nôtres;
Vous écrivez les miens, et j'acquitte les vôtres.

JULIA, sur son épaule.

Et mes Italiens? — ma loge à l'Opéra?...
J'ai ma rente, c'est bon... ma rente la paîra.
Mais les Italiens? oh! pourvu qu'on m'y mène
Deux fois, c'est bien assez de deux fois... par semaine...

JULIO, frappant de la main sur ses livres.

Je m'y perds, c'est un gouffre, et j'en suis effrayé;
Jusqu'à mon horloger que je n'ai pas payé!

JULIA.

Comme c'est agréable! on est ensemble, on cause...
Mon Dieu, pardon, monsieur, si je dis quelque chose.

Elle va reprendre sa place.

JULIO.

A moins de m'enfermer chez moi comme un reclus,
Quatre-vingt mille francs ne me suffisent plus.

Il revient à son tour.

Je vous mène ce soir au *Barbier de Séville ;*
A minuit, nous soupons chez le duc de Granville;
Nous fêtons Rébecca...

JULIA.

Vous irez seul.

JULIO.

Sachez
Que mes amis diraient que nous sommes fâchés,
Et je ne le veux pas...

JULIA.

Mais puisque nous le sommes...

JULIO.

Les femmes sont toujours...

JULIA.

La vanité des hommes!

JULIO.

Vous avez les honneurs d'hier; votre polka...

JULIA.

Et ce soir je dois faire honneur à Rébecca!

JULIO.

Lord Aglington m'a fait un défi; s'il me gagne,
C'est un bien grand honneur pour la Grande-Bretagne.
Sa femme est à Paris : vous savez, c'est, dit-on,
La reine de beauté du tournois d'Aglington.

JULIA.

Je ne sais rien...

JULIO.

A Londre, on ne parle que d'elle.
Et moi, j'ai parié que vous êtes plus belle.

JULIA.

Vous perdrez le pari. C'est une nouveauté,
Vous avez concouru pour le prix de beauté?
C'est un amour anglais. Mylady m'embarrasse;
Je crains de ne pas être... une beauté de race!

JULIO.

C'est pour moi.

JULIA, elle se lève.

Qui vous dit de me parer... pour vous,
De montrer votre orgueil jusque dans mes bijoux,
Et de me faire voir, soumise et complaisante,
Comme une chose à vous et qui vous représente?

Elle éclate en sanglots.

Je vis comme une esclave attachée à vos pas;
Vous me faites aimer ce que je n'aime pas.
Un monde à vous, qui croit, en me voyant rieuse,
Que vous êtes très-riche et que je suis heureuse!

Je n'irai nulle part; je passerai l'hiver
Chez moi, seule avec vous.

JULIO, rompant.

Alors, c'est un enfer!

SCÈNE V.

JULIA, MAXIME, JULIO.

MAXIME, sur la porte.

Ah!... j'arrive toujours quand monsieur et madame
Se... J'ai du malheur!

JULIA, à gauche, assise.

C'est mon mari.

JULIO, à droite.

C'est ma femme,

MAXIME.

J'attendais à midi votre petit-lever;
Je ne voyais personne, et j'allais me sauver.
Je suis heureux; mais vous, mais que diable, vous autres,
Je n'ai plus de soucis, vous me donnez les vôtres!
Quatre-vingt mille francs, et de rentes, par an?
Et que ferais-tu donc, sans ami, sans parent,
Jeté sur tes deux mains, et sur un tas de pierres...
Pour bâtir, sans aïeux, la maison de tes pères?
Chaque fois que je viens...

JULIO.

Mais, Maxime...

MAXIME.

Je pars;
Mes affaires, mon cher... je finis trois bazars.
Je sais qu'un mariage a sa mauvaise lune;
Mais au bout de cinq ans, avec votre fortune!..

JULIA.

C'est lui qui veut...

JULIO. *Ils se lèvent tous les deux à la fois.*

C'est elle, et tu vas voir...

MAXIME.

Combien
Les riches, quelquefois, vengent ceux qui n'ont rien!

JULIO.

Je disais seulement que ma maison me coûte
Cent mille francs par an.

MAXIME.

Cent mille francs! écoute,
Pour moi ce serait trop; mais quand on a ton nom,
Et qu'on s'appelle, enfin, Julio de Vernon!
Et puis, on ne prend pas une femme à la mode
Pour la faire enfermer et lui lire le code.
Elle est jeune, elle est belle et veut briller, c'est clair.
Paris se vend, fort bien; mais Paris se vend cher.
Ta femme, elle permet des paroles amies,
Ne t'a pas épousé pour tes économies.

JULIA, *à part.*

Toujours!

MAXIME.

Moi, par exemple, eh bien! il m'aurait plu
D'être heureux comme toi... quand je l'aurais voulu.
Pas d'argent, pas d'hymen! Un homme sans reproche?

Bah! les hommes de bien... n'en ont pas dans la poche.
C'est vrai, c'est un calcul de femme ou de marchand...
Mais toi, Julio, toi...

JULIA, à part.

Comme il devient méchant!

MAXIME.

Riche, fils de famille, un père, un nom, des rentes!
Nos deux positions étaient très-différentes.
Peut-être je vaux mieux... mais toi, tu vaux bien plus.
Et c'est tout.

JULIO.

Mais enfin, tu conclus?

MAXIME.

Je conclus;
Ces choses-là, mon cher, sont toutes naturelles:
Les femmes, Julio, nous épousent pour elles.

JULIO.

Je ne te comprends pas.

MAXIME.

Ta femme me comprend.
Il faut à votre amour cent mille francs par an.
Il te faut un château, jamais une campagne,
Dusses-tu te bâtir des châteaux en Espagne;
Il te faut un hôtel, jamais une maison;
Il te faut des valets hors de comparaison;
Il te faut des chevaux qui dépassent les nôtres,
Pour aller à Clichy plus vite que les autres.
Moi qui vous suis à pied et qui vais pas à pas,
Je vous croyais heureux, et vous ne l'êtes pas.
Mais je dis, en voyant le point où vous en êtes,
Que je sais, sous les toits, cent ménages honnêtes,

Est qu'on ferait très-bien de le garder pour soi.

MAXIME.

Madame, j'en conviens, ma gaîté fort morose
Est triste quelquefois, mais jamais autre chose,
Et je serais fâché...

JULIA.

Dans un instant je sors.
Je ne sais pas quel temps je resterai dehors.

Elle rentre dans sa chambre,

SCÈNE VI.

MAXIME, JULIO.

MAXIME.

Je venais déjeuner.

JULIO.

Maxime, tu te sauves.

MAXIME, *sur la porte.*

Vous vous aimez toujours comme deux bêtes fauves.

Il revient.

Dis-moi ce que tu veux, car tu m'as fait prier...
Dépêche-toi.

JULIO.

Mon cher, je veux te marier.

MAXIME.

Eh! — regarde-moi bien; regarde-moi sans rire...
Adieu... Tu n'avais pas autre chose à me dire?

JULIO.

Il me faut de l'argent... je suis dans l'embarras.
Tu l'aimes.

MAXIME.

Qui ?

Un long silence sur l'équivoque.

JULIO.

Ma sœur.

MAXIME, avec sa fièvre d'amour concentrée.

Non, je ne l'aime pas.
Je te l'ai déjà dit, je vis seul, sans famille ;
Je suis trop vieux garçon pour une jeune fille.
J'ai mes goûts, mes dégoûts ; à trente ans, nous passons
Notre vie à guérir nos vieilles passions ;
C'est triste, mais enfin à mon âge on raisonne.
On aime tout le monde, on n'aime plus personne.

JULIO.

Maxime, tu le dis d'un air trop malheureux ;
Quand on n'aime personne, on est très-amoureux.

MAXIME.

Tu crois ?

JULIO.

Je le vois bien. Marie est très-jolie...
Un amour t'a trompé, deux, trois ; belle folie !
Nous avons tous vécu des amours de Paris.
Les amants malheureux sont les meilleurs maris.
Ton amour pour ma sœur est secret... de manière
Qu'on en parlait au club la semaine dernière ;
On demandait : Pourquoi vit-il dans la maison ?
Et j'ai dit : Voulez-vous en savoir la raison ?
Ma sœur sort du couvent, et lui sort des affaires ;
Nous étions deux amis, et nous serons deux frères.

MAXIME, jouant le résolu.

Au fait, et pourquoi pas ?... je suis fidèle, à quoi ?

JULIO.

A quelqu'un, j'en suis sûr, qui se moque de toi.

Maxime est blessé au cœur.

Un homme sérieux, bah ! Les femmes sont telles,
Que ton cœur ne vaut pas trois volants de dentelles.
Mais tu l'as dit toi-même, et toi-même en as ri ;
Tu riais tout à l'heure, et je t'ai cru guéri.

MAXIME. Il lui tend la main.

Je le suis. C'est ta sœur que j'aime, et je l'épouse.

JULIO.

Tu peux faire une heureuse et faire une jalouse !

MAXIME, à part.

Il restait un moyen... un amant l'eût rêvé
Six mois : c'est un mari... C'est lui qui l'a trouvé.

JULIO.

C'est ma sœur, mais, de plus, c'est une bonne affaire,
Et tu peux me sauver si tu me laisses faire.
Écoute bien : la dot est six cent mille francs,
Si mon père partage entre ses deux enfants.

MAXIME.

Et j'épouse ?

JULIO.

Ma sœur.

MAXIME.

Pour toi.

JULIO.

Tu vas comprendre.

MAXIME.

Je prends...

JULIO.

Ma sœur!

MAXIME.

Sa dot.

JULIO.

Mais non.

MAXIME.

Pour te la rendre.

JULIO.

J'ai joué cet hiver, j'ai perdu coup sur coup
Beaucoup d'argent.

MAXIME.

Combien?

JULIO.

Je te le dis, beaucoup.
Aglington m'a prêté.

MAXIME.

Sur moi!

JULIO.

Sur échéance.
Son banquier de Paris a vendu la créance,
Et je suis poursuivi de la seconde main;
Il me reste deux jours et j'ai jusqu'à demain.
Puis, nous avons ensemble un compte d'arrérage...

MAXIME, *froid.*

Et tu veux me payer avec mon mariage?

Avec tous ses emportements.

Je m'en vais voir ton juif, s'il est encor chez lui.
J'ai payé ceux d'hier, et celui d'aujourd'hui;
Mais demain, c'est fini, tu peux mettre en vedette,
Au front de ton hôtel: *Maison d'un fou...* pour dette!

Tu fais des passions une affaire d'huissier...

JULIO.

Je suis ton débiteur.

MAXIME.

Et moi ton créancier.

Ils se saluent tous les deux en signe de congé.

Voici les deux derniers que je dois te remettre.

Il lui remet deux effets payés.

JULIO.

Mais depuis quelque temps tu prends des airs de maître.
Tu deviens querelleur...

MAXIME.

Moi?

JULIO.

Toi!

MAXIME.

C'est un peu fort!
Et j'achète assez cher le plaisir d'avoir tort.

JULIO.

De quoi te mêles-tu?

MAXIME.

Moi, de quoi me mêlé-je?

JULIO.

Oui, toi,.. c'était déjà ta manie au collége;
Mais je te rendrai tout.

MAXIME.

Allons donc, mon ami,
Tu me rendras stupide et de compte à demi.
Tu me rendras—garçon; — pourvu qu'on ne me rende
Pas idiot, — c'est tout ce que je vous demande.

M. de Vernon paraît, avec Auguste à son bras, à l'escalier du jardin.

JULIO.

Mon père!

MAXIME.

Querelleur, je prends...

JULIO.

Prends ce papier.

Il lui glisse dans la main un papier, et se dérobe avec ses livres de compte dans sa chambre.

MAXIME.

Je prends des airs de maître et toujours pour payer!

M. DE VERNON, à Maxime qui sort.

Adieu, mon cher Maxime.

MAXIME, avec le plus profond respect.

Adieu, monsieur le comte.

SCÈNE VII.

M. DE VERNON, AUGUSTE, PUIS JULIA ET JULIO.

M. DE VERNON, tranquillement.

Tu me dis...

AUGUSTE.

C'est ainsi que je vous le raconte.

M. DE VERNON.

A Saint-Thomas-d'Aquin?

AUGUSTE.

A Saint-Thomas-d'Aquin.

M. DE VERNON.

Un livre en maroquin?

AUGUSTE.

Un livre en maroquin.

M. DE VERNON.

Pas de nom ?

AUGUSTE.

Pas de nom.

M. DE VERNON.

Pas un mot?

AUGUSTE.

Rien.

M. DE VERNON.

Remarque :
C'est presque les amours de Laure et de Pétrarque.

JULIA, entrant de sa chambre et tout habillée pour sortir.

Mon père!...

M. DE VERNON.

Mon enfant, qu'avez-vous?

JULIA.

Julio!
Si vous saviez...

M. DE VERNON.

Parlez...

JULIA.

Mon père...

M. DE VERNON.

Ma fille...

JULIA.

Oh!

Elle sort en pleurant et sans s'expliquer.

M. DE VERNON, à Auguste.

Tous les jours... et jamais je n'en sais davantage.

JULIO, entre lisant une adresse.

Rue aux Juifs, porte au fond... et quatrième étage.

Ah! mon père!

M. DE VERNON.

Mon fils!

JULIO.

Je ne sais ce qu'elle a.
Mais, ma femme...

M. DE VERNON.

Elle sort.

JULIO.

Ma maison, Julia...
Si vous saviez... je vais dehors; chez moi, j'envie
Le sort de mon cocher!

Il sort.

M. DE VERNON, *à Auguste.*

Voilà toute ma vie.
Je me lève, j'attends qu'on me dise bonjour;
Je sors, ils sont partis quand je suis de retour;
Je rentre fatigué... ni monsieur ni madame.
Jamais, jamais personne! Ah! ma femme, ma femme...
Ton père est bien heureux!

Il prend son chapeau. A Jean.

La voiture?

JEAN.

Elle part!

M. DE VERNON.

Et la calèche?

JEAN.

Aussi!

M. DE VERNON, *tirant sa montre.*

J'ai midi moins un quart!
Auguste, six chevaux; pas un à mon service!...
Et je m'en vais à pied au Palais de justice.

Il prend le bras d'Auguste et sort.

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, JULIA, JULIO, M. DE VERNON.

La nuit. — Des domestiques apportent des candélabres; Jean reste seul. — Entre Julia, dans l'agitation du premier acte.

JEAN.

Elle ne répond pas.

Monsieur n'est pas rentré. — Rien ? alors...

Elle jette son mouchoir sur sa table.

Elle jette
Son mouchoir; c'est mauvais !

JULIA.

Faites venir Georgette.

Elle entre dans sa chambre en ôtant son chapeau.

JEAN.

Enfin, c'est mon état, je commence à savoir
Écouter sans entendre, et regarder sans voir.

JULIO, *entrant par le jardin.*

Ma canne.

JEAN, *prenant sa canne.*

Sa main tremble!

JULIO.

Et l'autre, fin septembre.

Je pairai... mon chapeau.

JEAN, *prenant le chapeau.*

Madame est dans sa chambre.

JULIO, *sans l'écouter.*

Mais ce vieil Abraham!... et, pour jusqu'à demain,
Me voler vingt pour cent de la main à la main!
Aglington, s'il poursuit, je le mets à la porte
Du club, et je me bats; c'est une dette morte.
Mon père ne sait rien, ni Maxime non plus;
Enfin, j'en ai la tête et le cerveau perclus.
Jean, s'il venait quelqu'un...

Après réflexion.

Je n'y suis pour personne.

Il entre dans sa chambre.

JEAN.

Il ne les reçoit pas... c'est tout ce qu'il leur donne.

M. DE VERNON, *entrant avec des papiers cachetés à la main.*

Mon fils?

JEAN.

Il est chez lui.

M. DE VERNON, *à part.*

Me contenir! pourquoi?
Mon Dieu! c'est inutile; il sait tout mieux que moi.
Jean, qui vous a remis ces papiers?

JEAN.

C'est un homme,

Je ne sais pas bien qui ; vêtu, je ne sais comme...
Fort laid...

M. DE VERNON.

Dis à mon fils...

JEAN.

C'est sans doute un huissier.

M. DE VERNON.

Que je veux lui parler.

JEAN.

Car il est fort grossier.

M. DE VERNON. à part.

Des papiers du palais, c'est ce que je soupçonne.

JEAN, à la porte de Julio.

Il m'a dit en entrant : Je n'y suis pour personne.

M. DE VERNON, à très haute voix.

Pour son père !

Julio sort de sa chambre, et du geste congédie Jea

SCÈNE II.

M. DE VERNON, JULIO.

M. DE VERNON.

Mon fils, asseyez-vous.

JULIO, debout.

Je suis...

M. DE VERNON.

Non, je vous parlerai quand vous serez assis.
Vous donnez tant de jours à tant de gens, j'espère

Qu'on voudra bien laisser une heure à votre père.

Il s'assied à droite, Julio s'assied à gauche.

Je travaille pour vous, mon fils, depuis longtemps :
Chacun de vos plaisirs est l'œuvre de trente ans ;
J'ai fait ce que je suis, et tout ce que nous sommes.
Mais j'ai ce grand malheur de beaucoup d'autres hommes
Dans l'armée, au barreau, dans l'État, qui se font
Comme moi quelque chose, et que leurs fils défont.
Si bien que tout Paris, voyant ce que vous faites,
Et sachant qui je suis, veut savoir qui vous êtes.
Écoutez : votre nom, c'est-à-dire le mien,
Car mon nom seul est tout, et le vôtre n'est rien,
Me revient de partout, qu'on méprise ou qu'on rie,
Flétri par le mépris ou par la moquerie.
A côté de ma vie et de tous mes travaux,
On compte vos paris, vos courses de chevaux.

Julio fait un mouvement.

Oh ! vous me répondrez, et je vous en dispense;
Mais sachez une fois au moins ce que je pense.
On croit, parce qu'un père, ou parce qu'un parent
Vous a donné son nom, sa fortune et son rang,
Et ce respect public dont lui seul est la cause,
Qu'on n'a plus rien à faire et qu'on est quelque chose.
C'est une erreur, monsieur ; le monde où vous vivez
Ne vous demande pas quel père vous avez,
Mais veut savoir quel est ce fanfaron qui brille,
Et n'est rien pour l'État, et rien pour sa famille.

JULIO, *se lève.*

Mon père...

M. DE VERNON.

Asseyez-vous, c'est le moins qu'on me doit;
Parler, c'est mon devoir, et c'est aussi mon droit.

Julia paraît sur la porte de sa chambre.

Je vous ai marié, j'ai tort. Mais votre femme
Entend... Venez, ma fille; écoutez-nous, madame.

Julia s'avance timidement entre Julio et son père.

J'étais seul; je croyais, ils sont si confiants
Les pères comme moi, tous ont besoin d'enfants.
Enfin, six mois après la mort de votre mère,
Je vous ai mariés; c'était votre chimère
D'avoir tout cet éclat pour vous, non pour moi, tel
Que voitures, chevaux, dix valets, un hôtel.
Je vous ai laissé faire. Eh! pourvu que je vive,
Qu'on soit là quand je sors, qu'on soit là quand j'arrive,
Je ne veux rien, j'attends toujours, et vous, souvent,
Vous ne me voyez pas, je suis plus seul qu'avant.
C'est ma faute, la mienne a fait toutes les vôtres;
Nous ne sommes heureux ni les uns ni les autres...

JULIA.

Mon père!

M. DE VERNON.

Oh! c'est cruel; oh! non, j'achèverai.
Vous m'avez abreuvé, non, vous m'avez navré.
Mon Dieu! je suis sans doute un triste voisinage.
Et puis, dans la maison, je suis seul de mon âge.
Votre mère est partie et vous laisse un vieillard.
Enfin, que voulez-vous, on meurt toujours trop tard!

Il essuie ses larmes, et debout.

Ce n'est pas tout; vos gens ont aussi leurs critiques,
Et je ne sais plus rien que par vos domestiques.
Ces papiers dans leurs mains, je ne sais pas comment!
Et vous avez à craindre aussi... leur jugement.
On me les a remis tout à l'heure en cachette,
Je respecte mon fils... c'est lui qui décachette

Ses lettres...

Il lui remet les papiers.

JULIO, après avoir décacheté l'enveloppe.

Je savais...

M. DE VERNON.

Mais moi, je veux savoir.

JULIO.

Des papiers de fermiers.

M. DE VERNON.

Mais j'ai fait mon devoir ;
C'est votre tour, mon fils, je vous attends...

JULIO.

Mon père,
Ce n'est rien.

M. DE VERNON.

Je le crois.

JULIO.

Sans dangers !...

M. DE VERNON.

Je l'espère.
Lisez-moi ces papiers.

JULIO.

Mais je ne le peux pas.

M. DE VERNON, éclatant.

Je l'avais deviné rien qu'à votre embarras.
Oh ! ne voyez-vous pas que je m'impatiente ?

JULIO, décidé.

Mon père, j'ai trente ans.

M. DE VERNON.

Mon fils, j'en ai soixante !
Et vous les oubliez, malheureux. Je reçois

Le coup là; c'est bien dur... c'est la première fois.

A Julia.

Ceci porte mon nom. Laissez-moi... ceci cache
Un secret, — vôtre ou mien, — il faut que je le sache.
Lisez, monsieur.

JULIO, *résolu.*

Eh! bien, ces papiers sont à moi,
Mon père, et j'en réponds. Pourquoi? toujours pourquoi?
Je vous l'ai dit: papiers d'affaires, c'est tout dire.
Je ne suis plus enfant, et je sais me conduire.

JULIA.

Taisez-vous, Julio!

Silence.

M. DE VERNON.

Madame, il a raison.

Froid et digne.

Monsieur, je ne suis plus maître dans ma maison;
Je donne la moitié de mes biens, sans partage,
A ma fille; mon fils eut l'autre, et davantage.
Donc, tout ce qui me reste est pour elle; en un mot,
Monsieur, je la marie, et ce sera sa dot.
A partir d'aujourd'hui, j'ai deux fils et deux filles,
Et j'aurai deux maisons, mais aussi deux familles.
Demain vos créanciers sauront nos désaccords...
Mais je ne paîrai pas pour des prises de corps.
Vous voyez, je sais tout.

JULIA.

O mon Dieu!

M. DE VERNON.

Je m'explique
Maintenant tous les bruits et la rumeur publique;
Sans le savoir, j'étais décrié... Par bonheur,

Je garde, contre vous, mes soixante ans d'honneur.
Si vous avez trente ans, votre père vous somme
D'avoir l'âge d'un homme, et d'être un honnête homme,
De vous faire un état, vicomte de Vernon,
Qui vous permette au moins de porter votre nom.

Julio passe dans sa chambre en jetant la porte sur lui.

JULIA.

Mon père !

M. DE VERNON, assis à droite.

Ah ! vous voilà ! Votre mari, madame,
Aura payé bien cher les plaisirs de sa femme !
Vous pouvez étaler aux yeux de tout Paris
Qu'on épouse le luxe, et non pas les maris.

JULIA.

Mon père, dites-moi ce qu'il faut que je fasse.

M. DE VERNON.

Plus rien ; après cinq ans, regardons-nous en face ;
Je n'ai jamais parlé ; mais, madame, entre nous,
Si mon fils est l'ingrat, le coupable, c'est vous.
Cent mille francs par an, dépensés à vous plaire,
Prouvent que vous n'aimiez ni le fils ni le père.
Je sais ce que je dis ; laissez-moi, le velours
Et la soie, et la honte, à porter sont trop lourds.

JULIA, en s'en allant.

Ah ! ne m'accablez pas... Vous saurez...

A sa porte.

Il ignore
Que j'ai pleuré cinq ans, et que je pleure encore.

Elle entre dans sa chambre.

M. DE VERNON, seul.

Soyez pères... soyez faibles et complaisants.
Je ne puis plus compter même sur mes enfants.

SCÈNE III.

M. DE VERNON, ANTOINE.

ANTOINE, à la porte, bruyamment, avec l'accent marseillais du plus pur sang.

Parbleu! s'il me connaît, puisque je suis son frère,...
C'est que je n'ai pas eu le temps de me refaire.
J'arrive.., Eh! le voilà; c'est lui, je l'aperçois.

Il s'arrête.

Vernon! Vernon!... Eh bien! comme tu me reçois!
J'ai dit Vernon tout court, est-ce ça qui te blesse?
Je n'ai rien retranché qu'un mot de ta noblesse.

M. DE VERNON.

Mais non, embrasse-moi.

ANTOINE, après s'être laissé embrasser.

C'est que, jusqu'à présent,
Je suis moitié marin et moitié paysan...
Est-ce pour mon habit?

M. DE VERNON.

Mais non, mon cher Antoine.

ANTOINE.

C'est que je vis encore avec mon patrimoine;
Je n'ai pas tout mangé. Dis un mot, c'est fini,
Vois-tu, si ton hôtel... J'ai mon hôtel garni.

M. DE VERNON. Il lui tend les mains.

Tu n'es donc pas changé? voyons, toujours le même?
Tu te fâches pour rien...

ANTOINE.

C'est parce que je t'aime.

J'arrive de Marseille à Paris, dans un trou,
Vers le pays Latin, là-bas, je ne sais où...
On me dit que mon fils est parti pour l'école.
Comme tu m'avais dit : Viens, viens ; sur ta parole,
Je cherche ton quartier, je trouve ton endroit,
Et je viens là tout chaud... tu me reçois tout froid.

Il pleure de tendresse.

M. DE VERNON.

Antoine, mon ami, mon frère...

ANTOINE.

Ah ! oui, ton frère !
En me voyant, sais-tu ce que tu devais faire ?
Tu devais me...

Ils pleurent tous deux.

M. DE VERNON.

Pardon.

ANTOINE.

C'est ton Paris, vois-tu ?
Puis on vous dit pardon quand on vous a battu.

M. DE VERNON.

C'est vrai, je t'attends... mais, tu m'arrives, tu tombes,
Comme un bon Provençal, précédé de trois bombes,
Et je n'ai pas le temps de te dire...

ANTOINE.

On dit tout.

M. DE VERNON.

En deux mots, n'est-ce pas ?

ANTOINE.

Entre frères surtout.

M. DE VERNON.

Eh bien ! en frères, soit ! Dans cet hôtel nous sommes

Cent fois plus malheureux que les derniers des hommes;
Et sans moi, sans mon nom, mon rang et mon crédit...

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu dis là ? ce n'est pas ce qu'on dit.

M. DE VERNON.

On dit, mais on se trompe; on voit des domestiques,
Des chevaux parader sur des places publiques,
Un hôtel affiché d'écussons ; sais-tu bien ?
C'est le riche apparat d'un fils qui n'a plus rien!
Son père, au désespoir, honteux, l'âme navrée....
Pour couvrir son honneur fait porter sa livrée.

Il montre Jean qui apporte une lettre sur un plat d'argent.

ANTOINE, *après la sortie de Jean.*

Ton fils...

M. DE VERNON.

Je te dirai le reste; mais, enfin,
Tu n'as pas déjeuné...

ANTOINE, *pétrifié.*

Non; mais je n'ai plus faim.

Il tire de sa poche une grande montre en argent avec sa chaîne.

En entrant, j'ai cassé le verre de ma montre.
Je me suis dit... et vois comme ça se rencontre!
Même, je m'étais dit tout le long du chemin...

M. DE VERNON.

Jean, servez.

ANTOINE.

Peu de chose, un morceau sur la main.
Qui sait ? voilà dix ans que je n'ai vu mon frère.

M. DE VERNON.

Antoine fait un signe de discrétion.

Dites à mes enfants... Veux-tu me laisser faire?

ANTOINE.

Mais pour un campagnard on ne se gêne pas,

Et puis, dans le Midi, je ne fais qu'un repas...
Mais le pressentiment... nous avons tous le nôtre,

Il enveloppe sa montre dans un papier et la met dans sa poche avec plus grand sérieux.

Ne me trompe jamais... J'en ferai mettre un autre.
Aussi, c'est comme un prince, au train qu'il a suivi.
On dirait qu'il est fils de...

JEAN.

Monsieur est servi.

En sortant tous les deux ils s'arrêtent.

ANTOINE.

Je suis ton jeune... mais tu n'agis pas en père.
Et le mien n'a rien fait de semblable, j'espère.

M. DE VERNON.

Le tien, doux.

ANTOINE.

Vif!

M. DE VERNON.

Bon!

ANTOINE.

Chaud!

M. DE VERNON.

Simple.

ANTOINE.

Et franc comme moi.

M. DE VERNON.

Le mien, sans caractère.

ANTOINE.

Et faible comme toi.

M. DE VERNON.

Le mien a l'esprit faux.

ANTOINE.

Le mien a le cœur juste.

M. DE VERNON.

Julio m'a trompé.

ANTOINE.

Je compte sur Auguste.
C'est ta faute, après tout, s'ils sont si différents.
Et que diable, on est père, et l'on fait ses enfants!
Le mien n'est pas parfait, et, je le dis moi-même;
Mais me manquer, jamais! Il me craint, mais il m'aime.

Il s'arrête une dernière fois sur la porte avant de sortir.

As-tu vu quelquefois les troupeaux dans les champs?
Ce sont les plus gâtés qui sont les plus méchants.
Toujours ci, toujours là, toujours après la mère...
Je ne l'ai pas battu deux fois; mais la première...

Ils entrent dans la salle à manger par le vestibule.

SCÈNE IV.

JULIO, JULIA ensuite, puis MAXIME.

JULIO.

Pour second père, après mon autre, spécial,
Il ne me manquait plus qu'un oncle provençal.

Il prend son chapeau.

Quand un père s'emporte, on ne sait plus qu'en faire.

JULIA, sur la porte de sa chambre.

Julio, mon ami!

JULIO.

Je sors pour une affaire.
Oh! quand vous pleurerez, j'ai bien d'autres malheurs!
On n'a jamais payé personne avec des pleurs!

JULIA.

Vous aussi, Julio?

JULIO.

Des soupirs, des extases!
Oh! pas de sentiment, je sais toutes vos phrases.

JULIA.

Vous ne m'aimez donc plus?

JULIO.

Chaque chose a son tour.
Nous n'avons plus le temps de nous parler d'amour!
Je n'ai plus rien; je perds plus que je ne possède...
Or, le malheur est grand, il faut un grand remède.
Maxime est mon ami, c'est un homme de cœur;
Maintenant c'est mon frère, il épouse ma sœur.

JULIA.

Votre sœur?

JULIO.

C'est à vous,—au point où nous en sommes,
Les femmes font toujours beaucoup plus que les hommes,
— C'est à vous de lui dire enfin...

JULIA.

Ah! c'est affreux!
Je ne vous savais pas encor si malheureux.

JULIO.

Oh! vous ne savez rien.

JULIA.

Vousvoulez que moi-même...
Mais il ne l'aime pas!

JULIO.

Bah! tout le monde s'aime...
Le reste me regarde. En un moment pareil,

J'ai besoin d'un service, et non pas d'un conseil,
Et vous lui parlerez.

JULIA.

Jamais.

JULIO.

Je vous l'ordonne.
De quoi vous mêlez-vous? je vous trouve bien bonne.

JULIA, avec fermeté.

Julio, je prévois, car il faut tout prévoir,
Des malheurs où je n'ai que le choix d'un devoir.
Entre mon père et vous, entre vous... et Maxime,
Je ne veux que moi-même et que ma propre estime;
Mais si Marie,enfin, n'a pas de défenseur,
Femme, je suis sa mère... et sœur, je suis sa sœur.

JEAN, annonçant.

Monsieur Maxime.

MAXIME.

Enfin!... Pardon, je vous dérange.

A Julio à part.

Mon cher, voilà d'abord tes deux lettres de change.
J'ai couru tout Paris; j'en suis encore à jeun;
Et quant à tes amis, on n'en trouve pas un.

JULIO.

J'ai tout dit à ma femme.

JULIA.

Oui, Maxime.

MAXIME, après un silence.

Une clause...

JULIO, lui touchant la main.

Nous devions quelque jour nous être quelque chose.

MAXIME, les yeux sur Julia.

J'épouse donc ta sœur, et, si tu veux, sans dot;

Mais sans amour, jamais; Julio, pas si sot.
Tu comprends : je connais trop le monde. Une femme
Sans son cœur? oh! non. Tiens, j'en fais juge madame.
Jouer aux passions, c'est défier, vois-tu,
Souvent l'amour, l'honneur, et même la vertu.

Julia pleure.

J'arrive donc toujours après une querelle?

JULIO, *impatienté.*

Mais non; elle sait bien que je n'ai rien contre elle.
Je dois quitter Paris, vivre avec mes fermiers,
Mourir en Normandie, à l'ombre des pommiers!
Mon père — me fait rire avec ses exigences;
Ses soixante ans m'ont dit soixante extravagances.
Elle — veut tout savoir, et quand je lui dis tout,
Elle pleure, et je suis accablé de partout.
C'est à fuir la maison.

JULIA.

Allez où bon vous semble.
Restez, Maxime, il faut que nous causions ensemble.

JULIO, *avec emportement.*

Mais enfin, qu'avez-vous?

A Maxime.

Voilà comme elles sont,
Les femmes ; on ne sait jamais ce qu'elles ont.
Reste, on me congédie; alors, adieu, madame :
Un mari doit toujours obéir à sa femme.

Il l'embrasse pour sortir.

Ah! voici le coupon; c'est demain samedi.

JULIA.

Merci!

Il lui remet un coupon des Italiens.

JULIO.

N'oubliez pas la loge avant midi.

A Maxime.

Reste, adieu ; je te laisse, et reviens tout à l'heure.

Il sort.

MAXIME, embarrassé.

Reste, adieu ; je te laisse... une femme qui pleure.

SCÈNE V.

JULIA, MAXIME.

JULIA, vivement.

Maxime, savez-vous ce que fait mon mari?

MAXIME, calme affecté.

On dit qu'il a perdu dans le dernier pari ;
Il joue, il croit gagner — souvent jouer compense ;
Mais jouer quand on perd, c'est doubler sa dépense.
Voilà ce que je sais, et puis, tous les trois mois,
Il est traqué chez lui comme un loup dans un bois.
Moi, je viens d'acheter —

Il compte sur un agenda.

Un, deux, et deux font quatre...
Un pâté de maisons...

JULIA.

Pourquoi?

MAXIME.

Pour les abattre.
Je fais faire un passage ; il prend vers les beaux arts,
Et mène... à l'hôpital, tout droit, par trois bazars.
Six étages de haut, et, sous les girouettes,
Deux étages de plus pour loger les poëtes !

JULIA.

Maxime, vous riez sans cesse, et maintenant
Vous êtes...

MAXIME.

Le bonheur est un impertinent.
Pleurer, cartes en main, le soir, à deux bougies?
A vingt ans, j'ai pleuré... quatre cents élégies!
Je me suis corrigé, le diable m'en a pris.
Paris sifflait mes vers, je démolis Paris.
Et, laissant de Boileau la science suspecte,
Le poëte amoureux... s'est fait bon architecte.

Il remet l'agenda dans sa poche.

JULIA.

Je vous connais, Maxime, et, pour vous étourdir...

MAXIME.

Qui, moi? je ne ris pas pour me faire applaudir.
Oh! non — c'est ma nature, et ce n'est pas un rôle.
Le monde me fait rire, et je le trouve drôle :
Il lui faut de l'argent, et rien que de l'argent,
Soyez plutôt maçon, mais soyez intrigant.
Je ne sais pas encor le métier, je l'essaie,
Et je fais travailler; je ne fais rien... je paie!
Mes livres? mes amis les lisaient; désormais,
On me vend mes amis, je ne les lis jamais.
Des femmes? ah! bon Dieu, les plus indifférentes
Ne le sont plus devant cent mille francs de rentes.

JULIA, *confuse.*

Oh! Maxime!

MAXIME, *comme un calculateur.*

Est-ce vrai? posez le même cas;
Un homme a de l'argent, un autre n'en a pas;

L'un a l'esprit facile, et l'autre... difficile ;
L'un a tous les talents, l'autre... est un imbécile ;
On réfléchit trois jours, — puis enfin, par raison,
On prend — le mauvais fils d'une bonne maison.
Aussi, ce sont toujours ces hommes-là qu'on aime ;
Aussi, je ris... pardon, je ris... C'est de moi-même !
Des serments éternels, des amours absolus !
Je ris beaucoup, depuis que je ne pleure plus.

JULIA, à part.

Oh ! comme il a souffert.

MAXIME, avec amertume.

Aussi, je vois la vie,
Les hommes sans dégoût, les femmes sans envie,
Le monde sans amour, comme il est. Et d'abord,
Je vous épouse tous, pour vous mettre d'accord.
Je veux être tranquille ; et puis, j'ai mon idée :
Une fille à seize ans, élevée et gardée
Au couvent, n'aime rien ni personne. Amoureux ?
Ce n'est pas nécessaire, il suffit d'être heureux.

JULIA.

Vous vous trompez, Maxime ; écoutez-moi nous sommes
Seuls, comme deux amis et seuls comme deux hommes.
Répondez : aimez-vous ma sœur ?

MAXIME.

Mais oui ; pourquoi
Ne l'aimerais-je pas ? — plutôt, demandez-moi
Si c'est elle qui veut...

JULIA.

Croyez-vous, dans votre âme,
De cette honnête enfant faire une honnête femme ;
Qu'après cinq ans, après sa première beauté,

Vous ne serez pas dur jusqu'à la cruauté ;
Que jamais, au sortir d'un club ou d'un théâtre,
Ou d'ailleurs,... entêté, brutal, opiniâtre,
Vous ne l'accablerez de reproches, mon Dieu!
Pour rien, pour des amis, pour une perte au jeu.
Ce qu'elle pleurera... pas un ne le soupçonne.
A qui se plaindre alors? les femmes n'ont personne.
Un mari nous délaisse, un père nous maudit,
Maxime, et ce jour-là savez-vous ce qu'on dit?
On dit : C'est votre faute; et pourtant on ignore
Tout ce qu'il a fallu...

MAXIME, à part.

Comme elle souffre encore!

JULIA, après avoir essuyé ses larmes.

Marie est une enfant : or, c'est le premier pas
Qu'elle fait dans le monde; elle ne le sait pas.

MAXIME.

Le monde ne peut plus me faire un seul reproche.
Le monde a mis le cœur au-dessous de la poche.
J'étais pauvre autrefois, je suis riche à présent.
Un homme vaut toujours le poids de son argent.
Savez-vous à quel prix j'entre dans la famille?
Monsieur de Vernon veut que j'épouse sa fille...

JULIA.

C'est Julio, Maxime, et vous prêtez la main...

MAXIME.

Peut-être votre hôtel sera vendu demain.

JULIA.

Mais c'est perdre Marie, et rien ne vous oblige...

MAXIME.

Mais puisqu'il faut sauver votre mari, vous dis-je!

Puisque votre maison, je vais vous effrayer,
Est un gouffre sans fond de dettes à payer !
Puisque Paris demain, lui, son père, et vous-même,
Peut vous montrer au doigt !... voilà pourquoi je l'aime.

SCÈNE VI.

JULIA, M. DE VERNON. ANTOINE, MAXIME.

ANTOINE.

Je n'avais rien mangé depuis Fontainebleau.

M. DE VERNON, *à Julia.*

Mon frère du Midi — l'oncle de Julio.

JULIA.

Mon oncle !...

ANTOINE, *à son frère.*

C'est ma nièce? il faut que je l'embrasse.
Je sais bien, ça se fait ; mais ça les embarrasse.

Il embrasse Julia.

C'est ton fils ?...

M. DE VERNON, *présentant Maxime.*

Un ami de Julio ; mais non,
Je veux dire un ami de toute la maison.
Si Julio faisait tout ce qu'il lui conseille...

ANTOINE, *avec bonhomie.*

Ah ! monsieur... si jamais vous passez par Marseille,
Vous avez pour chez moi... deux heures de chemin,

Il lui tend la main.

Et nous touchons le cœur quand nous touchons la main.
Vous connaissez mon fils ?

MAXIME.

Non, monsieur!

ANTOINE, *à son frère.*

Il se nomme?...

M. DE VERNON.

Maxime.

ANTOINE.

Il me plaît bien, il me semble un brave homme.
Auguste a donc bien fait ses écoles de droit.
Il était à quinze ans le plus grand de l'endroit!
Mais je ne l'ai pas vu... mande un peu votre bonne.

M. DE VERNON.

Je viens d'envoyer Jean, place de la Sorbonne.
A Julia.
Mon frère reste ici.

ANTOINE.

Pourquoi te déranger?
J'irai loger dehors, mais je viendrai manger.

M. DE VERNON.

Tu veux donc me fâcher?

ANTOINE.

Eh bien! si ça t'offense,
Alors, comme autrefois, ça rappelle l'enfance.

M. DE VERNON.

Ta chambre est au premier...

ANTOINE.

Chez moi, je couche en bas.
Je suis comme les vieux, tu sais, je ne dors pas;
Et quand je ne dors pas, eh bien, je me promène...
Enfin, c'est à Paris... et pour une semaine...
A part à son frère.
Ils n'ont pas l'air content; vous êtes tous muets.

Il semble qu'à Paris on ne parle jamais...
Quant à ce que tu dis de ta fille et d'Auguste,
L'un n'a jamais vu l'autre; et puis enfin, sois juste,
Nous ne pouvons pas dire à ces jeunes enfants :
Vous allez vous aimer... pour six cent mille francs.
Je sais bien qu'à Paris... mais c'est une folie!
On dit qu'elle est bien brave et qu'elle est bien jolie...
Mais je ne la vois pas...

M. DE VERNON, les yeux sur Julia.

Je l'avais du vivant
De sa mère, et depuis je l'ai mise au couvent;
Mais elle sort ce soir pour son oncle; en famille,
On parle, on dit, on fait pour une jeune fille
Trop de choses...

ANTOINE.

Sans doute.

M. DE VERNON.

Et pour cette raison,
L'air du couvent vaut mieux que l'air de la maison.
Mais la voilà...

Un bruit de voiture; ils vont au perron.

JULIA, à Maxime.

Maxime, un mot, quoi qu'il m'en coûte,
Maxime, vous m'avez aimée?

MAXIME.

On vous écoute.

JULIA.

Au nom de cet amour...

MAXIME, froid.

Le monde m'a guéri,
Et je le suis assez pour faire un bon mari.

MARIE, elle saute au cou de son père.

Mon père!

M. DE VERNON.

La voilà, tenez, toute tremblante.

A Antoine.

Comment la trouves-tu?

MARIE.

Ma sœur!

Elle se jette dans les bras de Julia.

ANTOINE.

Très-ressemblante.

Le portrait de ta femme...

MARIE, dans les bras de Julia.

Elle pleure, et pourquoi?

JULIA.

C'est de te voir, ma sœur. Marie, embrasse-moi.

M. DE VERNON, prenant Marie par la main et lui montrant son oncle.

Eh bien?

ANTOINE.

Comment veux-tu qu'elle me reconnaisse?
Je ne suis pas son oncle, elle n'est pas ma nièce;
Je suis un étranger, et le premier venu.

MARIE.

C'est mon oncle... Ah! pardon, je vous ai reconnu.

Elle l'embrasse.

ANTOINE.

A mon accent peut-être, et peut-être à ma verve:
C'est le fruit du Midi; ma foi, ça se conserve.

M. DE VERNON.

Marie s'avance timidement vers Maxime, qui l'embrasse sur le front.

Et Maxime! ce soir c'est encore une enfant,
Ce soir on le permet, demain on le défend,

Demain Mademoiselle, et puis plus tard Madame.

JULIA, avec Marie dans ses bras.

Elle aura bien le temps, mon père, d'être femme.

M. DE VERNON.

On choisira pour elle un garçon travailleur ;
On cherchera beaucoup pour trouver le meilleur.
Son oncle et moi, Maxime aussi, tous, et vous-même,
Julia, nous voulons un mari qui nous aime.
Oh! mon expérience est faite là dessus.
Son père, cette fois, ne se trompera plus.

Des domestiques passent avec des livres et des cahiers de musique.

Voilà nos livres, tiens ; nous sommes très-savante.

MARIE.

Je ne sais rien, mon oncle, et mon père me vante.

M. DE VERNON, emmenant Marie.

Nous avons à parler, seul à seul, entre nous.

MARIE.

Ma sœur!

Elle l'embrasse et salue tout le monde.

Messieurs!

M. DE VERNON.

Eh bien! pourquoi saluez-vous?
Nous sommes dans le monde; et quand on se retire,
On est bien élevée, on s'en va sans rien dire.

Il prend Marie à son bras et l'emmène.

ANTOINE.

On les élève bien; mais au moins autrefois
On embrassait son oncle.

MARIE.

On l'embrasse deux fois.

Elle revient et embrasse Antoine, et sort avec son père.

M. DE VERNON.

Tu permets, n'est-ce pas, Antoine?

ANTOINE.

Avec un frère?
Et moi, pendant ce temps, je vais me faire faire...

Il passe sa main sur sa barbe.

SCÈNE VII.

JEAN, ANTOINE, MAXIME.

ANTOINE, *entre Julia et Maxime.*

Elle, ne dit plus rien; lui, regarde là-bas.
Je n'aime pas les gens quand ils ne parlent pas.

A tous les deux.

Êtes-vous comme moi? je remarque une chose :
Ces petits riens d'enfants, eh bien! ça vous impose;
Ça grandit, ça grandit; et puis quand ils sont grands,
On les respecte plus, ma foi, que les parents.
Et les filles surtout, tant qu'elles sont petites,
Ce n'est rien, mais plus tard...

A Maxime.

Qu'est-ce que vous en dites?
Elle est charmante, et puis les pères sont jaloux,
Quand il faut marier ces agneaux à des loups.
Je crois bien...

Il va vers Julia qui écrit.

Ah! pardon, elle écrit une lettre.
Êtes-vous marié, monsieur? vous devez l'être.
Je vous devine bien, et, rien qu'à vos façons...
Mais c'est vrai qu'à Paris vous êtes tous garçons.

Chez nous, on les marie aussitôt qu'ils ont l'âge.

A Maxime avec confidence.

Figurez-vous trois cents garçons dans un village,
Et trois cents femmes mal avec trois cents maris...
Alors, on se croirait tout de suite à Paris.

A Julia.

Chez nous, le nom, le rang et la fortune même
Ne valent pas du pain et le mari qu'on aime

A Maxime.

Chez nous, de père en fils, d'aïeul en bisaïeul...
Mais vous ne dites rien et je parle tout seul.

Maxime sort en saluant Antoine et sans répondre.

Nous sommes dans le monde et quand on se retire...
Ils sont bien élevés, ils s'en vont sans rien dire.

JULIA, à Maxime qui sort.

N'achevez rien, Maxime, et lisez ce papier.

SCÈNE VIII.

JULIA, ANTOINE.

ANTOINE.

Ma nièce, je voudrais bien avoir le barbier..

JULIA.

Mon oncle, ah! c'est affreux...

ANTOINE, passant sa main sur sa barbe.

Mais je viens de voyage.
A Paris, vous jugez les gens...

JULIA.

Ce mariage,

Mon oncle, est impossible; et quand vous saurez tout...

ANTOINE.

Le père, les enfants, à présent de partout...
Mon frère m'a tout dit. Comment, des gens honnêtes,
Cent mille francs par an, dont cinquante de dettes?

JULIA.

Savez-vous le complot?

ANTOINE.

Pourquoi faire, un complot?

JULIA.

Pour la tromper.

ANTOINE.

Marie?

JULIA.

Oui, mon oncle, et tantôt,
Là, j'ai tout découvert; oh! mais je vous confie
Un secret; sauvez-la, car on la sacrifie.
On veut la marier.

ANTOINE.

Comme à Paris, eh bien?

JULIA.

Non pas pour son bonheur.

ANTOINE.

J'entends, c'est pour son bien.

JULIA.

Pour sa dot; et voici mon secret, c'est le vôtre...
On ne peut pas l'aimer, car on en aime une autre.

ANTOINE.

En êtes-vous bien sûre?

JULIA.

Oui, mon oncle.

ANTOINE.

Un seul mot :
On n'aime pas l'enfant, mais on aime la dot ;
Toujours comme à Paris... et c'est pour la séduire...

JULIA.

Et la perdre...

ANTOINE.

Je sais ce que vous voulez dire.
Oh ! je n'ai pas besoin, moi, de tant d'oraison ;
C'est celui-là... l'ami de toute la maison ?

JULIA.

Non, ce n'est pas Maxime.

ANTOINE.

Il compte sans son hôte.

JULIA.

Nous sommes malheureux, mais ce n'est pas sa faute.

ANTOINE.

C'est donc Julio ?

JULIA.

Non !

ANTOINE.

Qui ? personne, en ce cas.

JULIA.

Et puis, c'est mon mari, je ne l'accuse pas.

ANTOINE.

L'un, ce n'est pas sa faute, et l'autre est incapable...
Ils sont tous innocents ; et quel est le coupable ?

JULIA.

Le malheur...

ANTOINE.

Ah ! c'est faux, ils le disent entre eux,

C'est toujours le malheur qui fait les malheureux !
Mais si Vernon est faible... Abuser de ma nièce !
Nous savons comme on fait pour tromper la jeunesse ;
Qu'il vienne : l'oncle Antoine a l'œil à l'examen,
Et j'ai bon pied, bon œil, et même bonne main.

M. DE VERNON, *joyeux.*

A Julia.

Votre sœur vous attend !

Julia sort, et va donner ses soins à Marie.

SCÈNE IX.

ANTOINE, M. DE VERNON, PUIS AUGUSTE.

ANTOINE, *avec toutes ses boutades.*

J'ai fait un bon voyage,
Et je suis bien fêté pour un jour d'arrivage.

M. DE VERNON.

Que dis-tu ?

ANTOINE.

Rien. Je dis... que c'est comme un poison
Qu'on respire en entrant dans toute ta maison,
Et que j'attends mon fils. S'il est comme les vôtres...
Tu vas voir, celui-là va payer pour les autres.

AUGUSTE, *entrant et courant embrasser son père.*

Mon père !

ANTOINE. *Il l'arrête et le tient au bout de ses deux bras.*

D'où viens-tu ? C'est donc là le devoir
De courir dans la rue, à dix heures du soir ?

AUGUSTE.

Mais ce matin j'étais au collége de France,
Et ce soir, en rentrant de notre conférence...

ANTOINE.

Fais le mauvais sujet, fais comme ton cousin!
Si je n'avais pas peur d'éveiller le voisin...

Il fait un geste de menace.

M. DE VERNON.

Mais puisqu'il n'a rien fait, tu le grondes sans cause.

ANTOINE.

Eh! je voudrais bien voir qu'il eût fait quelque chose!
Mais viens donc, mon enfant... Celui-là m'appartient;
Et quand on n'a qu'un fils, on est père, on y tient.
Ah! tu travailles trop, tu n'as pas bon visage.

AUGUSTE.

Je travaille beaucoup, mais...

ANTOINE.

Mais es-tu bien sage?

AUGUSTE.

Comme l'est tout le monde.

ANTOINE.

Ah! ce n'est pas assez!

Avec tendresse.

Quand j'y pense, voilà trois ans, trois ans passés!
Viens!... ton oncle m'a dit que tu te fais poëte?
C'est le Midi... le cœur qui lui bat dans la tête.

A son frère, sur un signe échangé.

Oh! parle-lui toi-même. On dit tant, on fait tant,
Que je voudrais partir pour Marseille à l'instant.

M. DE VERNON, *à Auguste.*

Ta cousine est ici; je n'ai rien dit encore.
Nous avons des secrets que je veux qu'elle ignore.

Tu la verras demain. Dis-moi dès aujourd'hui...

AUGUSTE.

Mon oncle, vous parlez de cela devant lui.
Je ne la connais pas ; ma cousine Marie
Peut bien se marier, mais sans qu'on la marie.
Et puis elle est trop riche et votre nom trop grand...

M. DE VERNON.

C'est celui de ton père...

ANTOINE.

Ah ! c'est bien différent.

AUGUSTE.

Et puis, j'ai ma raison, si vous avez la vôtre.

M. DE VERNON.

Laquelle ?

AUGUSTE.

Vous savez, c'est que j'en aime une autre.

ANTOINE.

Eh !

M. DE VERNON.

Tu le vois, ton fils aussi... C'est lui...

ANTOINE.

C'est vous !
Et c'est votre Paris qui nous les gâte tous.
Qu'est-ce que c'est, une autre ?

AUGUSTE.

Oh ! mais soyez sans crainte.

ANTOINE.

Bah ! c'est toujours ainsi ; c'est toujours une sainte !
J'ai donc payé trois ans... Vous aussi, libertin !
Ça s'appelle le droit dans le quartier Latin ?
Qu'est-ce que cette femme ?

AUGUSTE.

Oh! mais n'allez pas croire,
Mon père...

M. DE VERNON.

M'as-tu dit, si j'ai bonne mémoire,
Qu'une petite fille, un je ne sais quel jour,
Et pour je ne sais qui, je ne sais quel amour...

AUGUSTE.

Mais je n'ai pas tout dit.

ANTOINE.

Ah!

AUGUSTE.

L'on parle en famille,
Mais on a du respect pour une jeune fille.

ANTOINE.

C'est plus grave; ah! voilà toujours ce que je crains.
Tu ne me donneras jamais que des chagrins.

AUGUSTE.

Eh bien! je vous l'ai dit, j'allais tous les dimanches,
Vous savez... trois enfants, trois sœurs, trois robes blanches,
Une dame à leur suite, et qui veillait à part,
Pendant qu'un domestique attendait à l'écart.

M. DE VERNON.

Fort bien.

AUGUSTE.

L'une des trois, ah! c'était la plus belle,
En priant, répandait la prière autour d'elle,
Ses mains jointes, son front baissé, ses denx beaux yeux..
Enfin, vous eussiez dit qu'elle montait aux cieux.
Elle laisse, en partant, ses Heures sur sa chaise,
Je les prends.

ANTOINE.

Tu les prends ?

AUGUSTE.

A deux mains — je les baise !

ANTOINE.

Dans l'église ?

AUGUSTE.

Ah ! c'est vrai !

ANTOINE.

Sans respect pour le lieu?

AUGUSTE.

Mais c'était de l'amour en présence de Dieu !
Le dimanche suivant, leurs chaises près des nôtres...

ANTOINE.

Les Heures, tu les rends...

AUGUSTE.

Non, elle en avait d'autres.
Je lisais...

ANTOINE.

Dans son livre ?

AUGUSTE.

Oui, mon père; un moment
Elle leva les yeux... pour rien assurément;
Et puis elle abaissa la plus blanche paupière !...

ANTOINE.

Pourquoi ?

AUGUSTE.

Mon Dieu, pour rien... pour finir sa prière,
Sans oser dire un mot, sans oser faire un pas...

M. DE VERNON.

Les Heures...

AUGUSTE.

Par respect, je ne les rendis pas.
Depuis, je vais à Saint-Thomas tous les dimanches,
Et toujours les trois sœurs, et les trois robes blanches,
Dans son livre depuis trois ans, depuis ce jour,
J'aime avec la prière, et prie avec l'amour!

ANTOINE.

Voilà comme en partant tu m'as fait la promesse...
Et ton livre de droit, c'est un livre de messe?

M. DE VERNON.

Tu vois ce qu'il appelle un amour...

ANTOINE.

En ce cas,
Vous avez à Paris bien assez d'avocats.

M. DE VERNON.

Eh bien! voilà ton fils, toi qui me moralises.

ANTOINE.

Et celui-là qui fait l'amour dans les églises!
Je l'emmène... va-t'en... Quelle maison, bon Dieu!
Sois rentré dans une heure.

AUGUSTE, *joyeux.*

Adieu, mon pere.

ANTOINE.

Adieu!

Il lui serre la main sans le regarder.

AUGUSTE.

Vous ne m'embrassez pas?

A son oncle.

Mais, mon oncle, mais elle,
N'a rien dit, ni rien fait... c'est une demoiselle...
J'ai respecté son père, et maintenant pourvu...
Ah! je suis bien content de vous avoir revu.

Il saute au cou de son père et sort.

SCÈNE X.

ANTOINE, M. DE VERNON.

ANTOINE, *hors de lui.*

Tel père, tel enfant, comme on dit en Provence.
Moi, c'est ma faute, et toi, c'est ton imprévoyance.
Ta fille aussi, sans doute, en aime un autre ; tous,
Ils aiment tous un autre, et cet autre est chez vous ;
Il dérange ton fils, il égare ta fille ;
Et ta maison, vois-tu, c'est le diable en famille !

M. DE VERNON.

Maxime ?...

ANTOINE.

Oui, ton Maxime ; et tu ne sais pas tout...
Un de ces hommes-là, comme on en voit partout,
Qui vont dans les maisons, et font les bons apôtres...
Je viens de loin.. j'y vois de loin...mieux que vous autres
Je t'en dirais...

Il cherche sa canne.

Ma canne... et je te... Mon chapeau...
C'est toujours le berger qui fait le bon troupeau.
Le proverbe est ancien, mais c'est toujours moderne :
On gouverne un enfant... ou l'enfant vous gouverne.
Je te l'ai toujours dit.

M. DE VERNON, *impatienté.*

A la fin, c'est trop fort ;
J'ai tort, veux-tu, j'ai tort : es-tu content ? j'ai tort !

Donner de bons conseils, c'est toujours très-facile;
Dis-moi ce qu'il faut faire, ou laisse-moi tranquille.

ANTOINE, *décontenancé.*

Ah! voilà comme on parle à son frère?

M. DE VERNON.

Tu viens
M'accabler...

ANTOINE.

Souviens-toi...

M. DE VERNON.

C'est bon, je me souviens.

ANTOINE.

Je le sais.

M. DE VERNON.

Mêle-toi de tes propres affaires.

ANTOINE.

C'est toujours les enfants qui font battre les pères.

M. DE VERNON.

Tout le monde me trompe; est-ce ma faute, à moi?

ANTOINE.

C'est ta faute; on connaît les gens qu'on a chez soi.

M. DE VERNON.

Enfin, enfin, dis-moi ce qu'il faut que je fasse?

ANTOINE.

A ta place...

M. DE VERNON.

Eh bien! quoi? voyons, parle: à ma place?

ANTOINE.

Je... m'en vas me coucher, bonne nuit, et dors bien.

Il va jusqu'à la porte de droite.

Et ton fils?

M. DE VERNON, à la porte de gauche.

Et ton fils?

ANTOINE.

Et le tien?

M. DE VERNON.

Et le tien?

ANTOINE, ne sachant que répondre.

Bonsoir!

M. DE VERNON, il entre dans sa chambre.

Bonsoir, Antoine.

ANTOINE.

On se lève à quelle heure?

Il se retourne et ne voit plus personne.

Je l'ai fâché, je crois; je crois même qu'il pleure.

Il revient à la porte de son frère.

A demain, m'entends-tu?... je te dis à demain!

Après beaucoup d'hésitation.

Je ne dormirais pas sans lui toucher la main.

Il entre.

Le rideau baisse.

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, *seul.*

Huit heures du matin. Il est en habit de ville, toilette de campagnard.

Je n'ai pas fermé l'œil depuis après minuit ;
Auguste m'a trotté...

Le doigt sur le front.

pendant toute la nuit.
Avoir payé trois ans, pourquoi ? pour des études !
Du savoir ?... j'aime mieux de bonnes habitudes.
Savant, savant... je veux qu'il soit homme avant tout.
Parbleu ! des avocats, on en trouve partout.
Qu'il soit fermier, plutôt, et sa femme fermière...
Ah ! Dieu sait à présent ce que dirait sa mère.
Et Vernon que je crois heureux... pas plus que moi...
Un fils qui le commande, et qui lui fait la loi !

Une fille... qui sait?... de là... là l'on s'expose;
Un père doit toujours s'attendre à quelque chose;
Avoir dans sa maison un jeune homme étranger,
C'est enfermer le chien dans le garde-manger.

Assis, et jouant le penseur.

A Marseille, j'ai vu, dans le temps, une pièce
De Molière, Tartufe... oui, Tartufe, une espèce
De fourbe... comme ça... je ne sais quel vaurien,
Qui trompe tout le monde et fait l'homme de bien.
L'ami de la maison... toujours la même histoire.
Quand on me le disait, je n'y voulais pas croire;
Les pères sont encor plus fous que les maris...
Envoyez, envoyez vos enfants à Paris :
L'écolier fait l'amour, l'avocat est poëte,
Le joueur perd l'argent, l'amoureux perd la tête.
On vous mange vif, vous, votre fille et sa dot...
Vous avez soixante ans, et vous n'êtes qu'un sot.
Voyons, d'abord, Auguste... il faut que ça finisse...
Quant aux autres, bonsoir .. le bon Dieu les bénisse.

A Jean qui entre.

Si mon frère demande où je vais si matin,
Vous direz que je suis dans le quartier Latin...
Dites-moi le chemin qui mène aux Tuileries?

JEAN.

Monsieur veut la voiture?

ANTOINE.

Oh! non, mes écuries,
Les voilà... j'ai bon pied; je vais mon petit pas.

Entre Julio chancelant. — État complet d'ivresse.

JULIO, *arrêtant son oncle sur sa sortie.*

Je ne veux pas payer, et je ne pairai pas.

ANTOINE, *à Jean.*

C'est mon neveu?... Paris me semble comme un rêve :
Le fils vient se coucher quand le père se lève.

JULIO.

J'avais passé dix fois, mais j'ai tous les malheurs,
Et votre lansquenet est un jeu de voleurs.
A Antoine.
Dites donc, Abraham, avec votre créance,
Vous venez bien matin pour un jour d'échéance.

ANTOINE.

C'est là ce que mon frère appelle mon neveu?

JEAN.

Il est toujours ainsi quand il revient du jeu.

JULIO.

Je ne vous connais pas; si, le diable m'emporte,
Je le connais assez pour le mettre à la porte.

ANTOINE.

Moi!

JEAN.

Non, l'autre.

JULIO.

Vous-même.

JEAN.

Il vous prend pour le juif.

JULIO.

Maxime est mon actif, vous êtes mon passif.
Arrangez-vous, je suis étranger au négoce;
Mariez-vous, pourvu que je sois de la noce.

ANTOINE.

Je ne sortirai pas; Jean, laissez-nous, allez.
Jean sort

JULIO.

D'abord, cent mille francs que vous m'avez volés;

Puis Aglington, deux cents, ceux-là, si je les paie!...
Mon cheval est tombé sur mon groom dans la haie;
Le groom et le cheval sont morts : donc, le pari
Est nul, et c'est franc jeu, j'en appelle au jury.
J'aime mieux payer double, et même payer triple,
Les gentlemen-reders jugeront en plein steeple.

ANTOINE, le dos tourné pour n'être pas reconnu.

Il parle allemand.

JULIO.

Vous, je vous dois, et je veux
Vous donner quelque chose: un oncle, encore un vieux!
On me l'a fait venir en gros souliers, en veste,
De Vernon campagnard et gentilhomme agreste.
Il est à vous, je vous le donne tout entier,
Vous m'en ferez la rente; il est, je crois, rentier!

ANTOINE, à découvert pendant que Julio fait ses évolutions.

Je le connais, votre oncle, il en vaut bien un autre.
Il parle mal, mais son patois vaut bien le vôtre.

JULIO.

Vous vous fâchez; alors j'attends la fin du mois:
J'ai perdu cette nuit tout ce que je vous dois.

ANTOINE.

Je le vois bien, monsieur.

JULIO.

En thèse générale,
Je hais les usuriers qui font de la morale.

ANTOINE.

Eh bien! j'en fais.

JULIO.

Vous?

ANTOINE.

Moi, monsieur; vous me devez.

JULIO.

Ma foi, je n'en sais rien; c'est vous qui le savez.

ANTOINE.

Le respect...

JULIO.

Le respect?

ANTOINE.

Oui, monsieur.

JULIO, haut et insolent.

Mon brave homme,
C'est cinquante du cent; ne doublez pas la somme.

ANTOINE.

Allez, c'est une honte!

JULIO, avec la plus grande exaltation.

Aglington vous paira!...
C'est lui qui me l'a dit, hier, à l'Opéra.
Si ma sœur se marie, on aura davantage;
Mais laissez-moi tranquille avec ce tripotage!...
Votre argent, toujours vôtre, en passant dans ma main,
Devient mon ennemi du soir au lendemain.
C'est vous, c'est Aglington, c'est Granville, et sans cesse
C'est Paris qui m'enivre... et je change d'ivresse.

Il tombe épuisé sur un fauteuil à gauche.

ANTOINE.

Voilà votre beau monde; allez, j'aimerais mieux,
Avant de voir mon fils comme vous et comme eux,
L'embarquer à Marseille avec des pacotilles,
Et sur un bâtiment l'envoyer aux Antilles.

Entre Maxime.

Ah! monsieur son ami, venez-vous tout troubler?

Attendez-moi, monsieur; nous avons à parler.

A son oreille. *Fausse sortie.*

Je sais ce qui se passe, et j'en fais mon affaire,
Mais moi, je ne suis pas Vernon comme mon frère.

A Auguste qui entre.

Ah! j'allais vous chercher à l'École de droit.

AUGUSTE.

Je viens...

ANTOINE.

Mais vous venez, monsieur, de quel endroit?
Voilà votre cousin, c'est beau pour la jeunesse;
Ça vaut — passez devant — vos amours à la messe.

Il pousse Auguste devant lui et entre chez M. de Vernon.

JULIO *se lève sans reconnaître Maxime.*

Jean, à deux heures; Jean, ma promenade au bois.
Tu ne dois pas jouer; mais on dit que tu bois.
Ah! drôle, si jamais je te vois te permettre...
Si tu bois, que ce soit au moins comme ton maître.

Il jette une poignée de louis.

Tiens, va, paie et tais-toi, tu comprends ma raison;
C'est ta livrée, et fais honneur à la maison.

MAXIME.

D'où viens-tu?

JULIO. *Il reconnaît Maxime.*

De souper; un voyage en Champagne!
Et je m'en vais au bois pour battre la campagne.

Il rit aux éclats. Julia paraît sur sa porte.

MAXIME.

Voilà votre mari, madame de Vernon.

JULIO, *se retournant.*

Qui donc a dit mon nom?

MAXIME.

Il est charmant, ton nom.
Jean, dans sa chambre, allez!

Jean et Maxime le conduisent dans sa chambre.

JULIO.

Pour un mot qui m'échappe;
Le champagne, mon cher, nous bat... quand on le frappe!

Il sort en frappant sur la poitrine de Maxime, qui recule à trois pas.

SCÈNE II.

JULIA, PUIS MARIE.

Julia, après avoir suivi des yeux Julio jusque dans sa chambre, s'est assise à gauche, son mouchoir sur son visage.

MARIE *monte du jardin, ses mains pleines de fleurs.*

Ah! ma sœur, regardez le beau camélia;
C'est celui que mon frère appelait Julia...

JULIA, *prenant le camélia.*

Autrefois!— sans parfum, comme tant d'autres choses.

MARIE.

C'est vrai; moi, j'aime mieux un beau bouquet de roses.

JULIA.

Te voilà donc, Marie, avec nous pour huit jours.

MARIE, *assise à ses pieds.*

Avec vous, c'est bien peu; si c'était pour toujours.

JULIA.

Déjà le monde, enfant? Marie, oh! prends bien garde...
J'ai peur... j'ai peur pour toi, lorsque je te regarde.

Elle l'embrasse.

Et que t'a dit mon père?

MARIE, *baissant les yeux.*

Il m'a dit si j'aimais...

JULIA.

Qui?

MARIE.

Mon cousin Auguste.

JULIA.

Et l'as-tu vu?

MARIE.

Jamais.

JULIA, *après réflexion.*

On ne t'a pas parlé d'autre chose? Marie,
Dis-moi tout.

MARIE.

C'est mon père; il dit... qu'il me marie.

JULIA.

Je le savais.

MARIE.

Plus tard.

JULIA.

Et connais-tu le nom
De celui que mon père a choisi pour toi?

MARIE.

Non.
Mais je n'y pense pas.

JULIA.

Tu n'aimes donc personne?

MARIE, *triste et embarrassée.*

Je prendrai le mari que mon père me donne.

JULIA.

Lequel?

MARIE.

Je n'en sais rien.

JULIA, après un silence.

As-tu vu bien souvent
Monsieur Maxime?

MARIE.

Il vient quelquefois au couvent
Avec mon frère; il m'a promis...

JULIA, avec tous les soupçons.

Quelle promesse?

MARIE, innocemment.

De m'apporter, je crois, des Heures pour la messe.

JULIA.

Oh! c'est un honnête homme.

MARIE.

Oh! très-bien; mais pourquoi
Ces questions?

JULIA.

C'est lui! Reste là-bas... tais-toi.

Maxime revient de chez Julia.

SCÈNE III.

MARIE, MAXIME, JULIA.

MARIE, en traversant la scène.

Quel mal, un livre? un livre où l'on fait sa prière.
Je ne reconnais plus la maison de mon père.

Elles sont assises toutes les deux, Marie à droite, Julia à gauche, et travaillent.

MAXIME, *les contemplant.*

Deux femmes au travail! depuis plus de six mois,
Votre hôtel est sans bruit pour la première fois...
Il semble qu'en entrant ici, mademoiselle...
Madame, vous aussi, je dis vous avec elle...

Il est intimidé et balbutie.

C'est là tout le bonheur, et le seul selon moi...
Car ce qu'on cherche ailleurs, on l'a si bien chez soi.

JULIA, *travaillant.*

C'est ce que nous disions; on croit, pour se distraire,
Que le monde... eh! mon Dieu! c'est toujours le contraire.

MAXIME.

Mais tous font ce beau rêve, et je l'ai fait aussi;
Car, même en travaillant, passer sa vie ainsi...
Le foyer, la famille, on a beau dire, il semble
Qu'on met entre parents plusieurs bonheurs ensemble...
On y revient; j'en sais beaucoup, même à Paris,
Qui ne rougissent plus d'être appelés maris!

A chaque parole il s'arrête plus ému.

Mon Dieu, comme on se trompe! et remarquez, mesdames,
Les hommes les plus forts sont doux auprès des femmes.
Moi-même, qu'on croit dur parce que je suis franc,
Eh bien! tenez, voyez, je suis comme un enfant.

JULIA, *à part.*

Est-ce pour elle?

MAXIME.

Et puis, soit orgueil, soit faiblesse,
On ne sait plus parler aux femmes... on les blesse.
On ne sait plus trembler, timide à leur aspect,
Et le plus grand amour pourtant, c'est le respect.

JULIA.

A part. A Marie.

Est-ce pour moi? — Marie, avant qu'on ne déjeune,
Le piano.

MARIE. Elle se lève.

J'y vais...

JULIA.

Vous êtes la plus jeune...

MARIE.

Et je vous obéis.

JULIA.

Elle est venue se mettre aux genoux de Marie.

Travaillez bien surtout.
Vous le saurez plus tard, la beauté n'est pas tout.

Elle l'embrasse sur le front.

MARIE, appuyee sur l'épaule de Julia.

Et mes Heures, monsieur Maxime?

MAXIME.

Oh! je m'accuse...

JULIA.

Il a tant de travaux!

MAXIME.

Ce n'est que mon excuse.

MARIE.

J'ai mes livres, j'ai...

MAXIME.

Paul, Virginie, Atala?

MARIE.

Non, non, nous n'avons pas encor ces livres-là.
J'ai Racine, Anquetil, Buffon, pas tout; mon père
M'a promis pour plus tard Bernardin de Saint-Pierre.
J'ai Boileau, j'ai Rousseau...

MAXIME.

Jean-Baptiste?...

MARIE.

Et Berquin...

En s'en allant elle s'arrête.

J'ai perdu ma Semaine à Saint-Thomas-d'Aquin.

Elle fait une révérence de pensionnaire en rappelant à Maxime sa promesse, et passe dans la chambre de Julia.

SCÈNE IV.

MAXIME, JULIA.

JULIA.

Épouser cette enfant, savez-vous bien, Maxime,
C'est pour elle une faute, et c'est pour vous un crime:
Vous allez à sa vie attacher un fléau!

MAXIME, *froidement.*

Julia, je ferai ce qu'a fait Julio.

JULIA.

Un homme comme vous, un cœur comme le vôtre,
Sur elle vous venger de la faute d'un autre!
Jurez-moi sur l'honneur, jurez-moi, je vous crois,
Que vous n'immolez pas deux femmes à la fois.

MAXIME, *à part.*

Elle ne veut donc pas comprendre mon silence?
Je suis brutal...

JULIA.

Mais non, c'est votre violence.

MAXIME.

Je suis sans cœur...

JULIA.

Mais non, vous êtes généreux.

MAXIME.

Je suis méchant...

JULIA.

Mais non, vous êtes malheureux.

MAXIME.

Je n'aime rien, je hais tout le monde et moi-même.

JULIA.

Oh! ne blasphémez pas, tout le monde vous aime.
Maxime, à deux genoux je vous prie, et tout bas,
Pour ma sœur...

MAXIME, *avec ses mains sur son front comme pour contenir sa pensée.*

Oh! mon Dieu, le cœur ne se voit pas.

Après un silence, et se révélant tout entier pour la première fois.

Julia, croyez-vous me connaître, et qu'en somme,
Sous cet habit je cache autre chose qu'un homme?
Gardez votre douleur, faites-vous un effort;
Je souffre plus que vous, car je suis le plus fort.
Dans votre monde, où meurt l'amour en léthargie,
On est tout étonné d'un homme d'énergie;
On ne comprendrait pas qu'un maçon comme moi
Bouillonnât comme un gouffre, et fût maître de soi.
Eh! bien, moi, moi, qui bous, voyez, et qui m'apaise,
Parce qu'en vous parlant il faut que je me taise,

Avec une mélancolie profonde.

Je vous dirai pourtant, sans espoir de retour,
Que je suis dans mon cœur triste comme l'amour;
Que nous sommes méchants, lâches, cruels, infâmes,
Et c'est presque toujours une faute des femmes!...

JULIA.

Oh! je le sais, Maxime, et votre cœur est bon.

Votre amour est si grand qu'il contient le pardon!
Je sais que, dans une âme élevée et profonde,
Vous avez plus d'amour que n'en comprend le monde;
Que vous avez souffert la perte du bonheur,
Et que depuis cinq ans je vous dois mon honneur.

MAXIME, *froidement et tranquillement.*

Je vous aime... à ma place il vous eût adorée!
Julia, vous seriez déjà déshonorée...
Et cependant, c'est lui... mais je suis raffermi;
Qu'il reste votre époux, je reste votre ami.
Je ne vous en veux pas, c'est le monde où nous sommes,
Et voilà ce qu'il fait et des femmes et des hommes...

Julia pleure et, s'attendrissant, gagne Maxime peu à peu.

J'étais déjà bien loin, vous m'avez ramené;
Et quand on pleure ensemble, on s'est tout pardonné.
J'allais et je courais la vie aventureuse,
Et je n'y pensais pas, quand vous étiez heureuse.

Rendu, et avec toute sa tendresse.

Mais vous voilà pleurant; plus rien, plus d'avenir,
Et le monde peut-être attend pour vous punir.
Tout cela m'attendrit, tout cela me désarme.
Tenez, depuis cinq ans, c'est ma première larme.

JULIA.

Vous pleurez, et j'en crois cette larme du cœur...
Maxime, vous pleurez!... Oh! j'ai sauvé ma sœur!

MAXIME, *calme, et tout d'expansion.*

Elle est sauvée, et vous aussi, car je l'épouse.
Oh! c'est un autre amour; n'en soyez pas jalouse.
Si vous m'avez aimé, souhaitez-moi qu'un jour,
Ce besoin de repos devienne de l'amour;
Car vous ne voulez pas que, seul et veuf, j'arrive
A la fin de mes jours sans un jour où je vive;

Que je brave le monde avec mes passions,
Ou m'abreuve aux dégoûts des compensations!...
Je suis un honnête homme; il me faut une femme
Qui partage ma vie et ce que j'ai dans l'âme.
Mais cette jeune enfant ne doit rien soupçonner;
Elle n'aura, non plus, rien à me pardonner.
Je vous le jure, à vous qui fûtes si cruelle :
Ce que j'étais pour vous, je le serai pour elle.
Je le dois à son âge, et, si je puis, jamais
Je ne me souviendrai d'une autre que j'aimais.
Julio!

Julio rentre ; il est remis de son ivresse.

JULIA.

Mon mari!

SCÈNE V.

MAXIME, JULIO, JULIA, PUIS MARIE.

JULIO, *confus, prenant la main de Maxime.*

Ta main, mon cher Maxime.

MAXIME, *à part.*

Te voilà!... le champagne a le réveil sublime...

JULIO.

Ma femme ne sait rien? Qu'avez-vous, Julia?

MAXIME.

Elle pleure, parbleu... Tu vois bien ce qu'elle a.

JULIO, *à sa femme avec brusquerie.*

J'avais renvoyé Jean, car je dinais en ville;
Vous le saviez, le soir, je soupais chez Granville.

Vous n'avez pas voulu venir; j'ai dit : Ma foi,
Quand on a de l'humeur, on la garde pour soi.

Plus accommodant.

J'ai gagné mon pari : milady n'est pas belle,
Une blonde, une Anglaise, et ma femme est mieux qu'elle;
Deux petits yeux saxons, un petit air germain.
Somme toute, ce qu'elle a de mieux, c'est la main.
Mais Julia...

JULIA.

Mais quoi?

JULIO.

Mais j'aime mieux la vôtre.

JULIA.

Il lui baise la main.

Vous aimez votre femme en lui parlant d'une autre.

Entre Marie.

JULIO.

Bonjour !

MARIE.

Mon frère...

JULIO, après l'avoir embrassée.

Hier au soir j'étais dehors.
Je me couche fort tard, et le matin je dors...

Il la regarde en la tenant par les deux mains.

La beauté, la santé, voilà deux belles choses;

A Maxime.

Regarde, on les nourrit, tiens, de feuilles de roses.

MAXIME, à part.

Je ne sais pas comment tu peux avoir le cœur
De parler à ta femme et d'embrasser ta sœur!
D'où viens-tu? Qu'as-tu fait toute la nuit dernière?

JULIO.

J'ai fait... chacun entend la vie à sa manière.

Vous êtes bien heureux, vous autres. Je te dis
Que je sais mieux que toi pourquoi je m'étourdis.

A Marie.

Nous avons donc huit jours de petites vacances :
Huit jours peuvent avoir de graves conséquences.
Tout le monde est dehors, regardez le beau temps;
Les femmes de Paris fleurissent au printemps !
C'est aujourd'hui Longchamps.

MARIE

C'est la sainte semaine.

JULIO.

Eh ! bien, on ne fait pas de mal, on se promène,

Il regarde sa toilette de pensionnaire.

En calèche ! — Marie... un mois, et même avant,
On ne reconnaît plus ces restes du couvent.
Hier, nous avons eu plus de cent équipages,
Avec leurs grooms poudrés, charmants comme des pages.

Il se retourne vers Maxime.

Le vieux duc de Doitffort avait à son côté
La duchesse, Maxime; ah ! c'est une beauté !
Et l'ambassade russe ? et celle de l'Autriche ?
Mon Dieu, comme Paris est beau... quand il est riche !

MARIE, étonnée de ce langage.

Je n'en sais rien, mon frère.

JULIO.

Oh ! mais vous le saurez.
Le monde vous attend, ma sœur; vous y serez,
Et vous y brillerez !

MARIE.

Si mon père désire...

JULIO, à Maxime, bas.

Mais dis donc quelque chose !

MAXIME.

Eh ! je n'ai rien à dire.

JULIO.

Maxime a le cœur pris, le voilà soucieux ;

MAXIME.

Tais-toi donc, c'est ta sœur, elle baisse les yeux.

JULIO.

On parle, ce printemps, de plusieurs mariages ;
D'alliances, fort peu, mais beaucoup d'alliages !
Aglaé, vous savez, épouse lord Grosbois.
Lucy fait une faute, elle épouse un bourgeois.
L'autre, on ne la voit plus ; celle-là, c'est plus triste,
Elle n'épouse pas, elle prend un artiste !
Mon père a dû vous dire, et je l'en ai prié,
Que Maxime est un frère et n'est pas marié.

MAXIME, *confusionné.*

Mais l'ambassade russe et celle de l'Autriche,
Je ne les connais pas. Seulement je suis riche.

JULIO.

Ce que j'ai dit, mon cher, ce n'était pas pour toi.

MAXIME.

Oh ! je ne prends jamais les sottises pour moi.

Il prend la place de Julio et avec une exquise politesse.

Mais je vous le disais tout à l'heure, mesdames ;
Nous avons bien besoin de la bonté des femmes.
Oui, c'est un nouveau monde et des hommes nouveaux,
Et nous croyons toujours parler à nos chevaux.
Nous entrons au manége en sortant de l'école,
Il ne nous manque plus après que la parole.

A Marie.

Au couvent, vous n'avez pas même soupçonné
Paris botté, sellé, tout caparaçonné.

Oh ! vous n'avez pas vu, vous en serez fort aise,
Son jeune Hamlet... issu de sa jument anglaise.
Son élève a gagné le prix... vingt mille francs !
On aurait pour la somme élevé quatre enfants,
Et nourri les talents de cette chose triste...
Qui n'est pas un cheval, mais qu'on nomme un artiste.
C'est presque fabuleux, mais ce serait très-mal.
On ne confond jamais le maître et l'animal.
Vous verrez, en passant, Paris couvert d'affiches,
Grand prix et grand concours, entre quatre pouliches!
Et puis, le lendemain de ces événements,
Nous vous les racontons et nous sommes charmants!

Julio, impatienté veut l'interrompre.

Mais laisse-moi parler, il faut que je réponde;
Mademoiselle, enfin, ne connaît pas ton monde.

JULIO.

C'est un conte.

MAXIME.

Comment! *grands concours généraux!*
On croirait qu'il s'agit des colléges royaux :
Et deux pauvres jockeis, enfants qu'on époumonne,
Font courir... l'*Othello* — contre... la *Desdemone!*
Voilà, mademoiselle, et vous pourrez choisir.
C'est un monde étranger, à part, fait à plaisir,
Et si beau, qu'à seize ans les jeunes demoiselles
N'y vont pas; les parents y vont toujours sans elles.
En sortant du collége, autrefois, je pensais
Comme vous; on disait : poli comme un Français.
C'est changé, le bon goût s'évapore et s'égare
En paroles de club, en parfums de cigare;
La mode, c'est d'avoir un air de maquignon,

Qui regarde une femme à travers un lorgnon.
Nous jouons tout l'hiver, nous dansons jusqu'à Pâques,
Lansquenet des soldats, et polka des cosaques.
Aux bals publics, masqués, oh ! nous avons des pas
Que les Américains mêmes ne dansent pas.
Nos salons sont chinois, pleins de chinoiseries,
Depuis le coin du feu jusqu'aux tapisseries,
Vous aurez l'Inde... en châle et la Perse... en tapis,
La Chine et le Japon... tout, excepté Paris;
Et vous croirez rêver, vous serez attendrie
De ne voir ni Français, ni France, ni patrie.

Depuis la fin de ce tableau de Paris, M. de Vernon, Antoine et Auguste sont au fond de la scène à écouter.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. DE VERNON, AUGUSTE, ANTOINE.

ANTOINE.

Je te le disais bien, veux-tu que je lui...

M. DE VERNON, avec le plus grand calme.

Non !

A Julio.

Mon fils, je vous présente Auguste de Vernon.

A Auguste.

Julio, ton cousin; ta cousine Marie.

AUGUSTE, tout troublé.

Pardon, mon oncle, c'est...

VERNON.

Celle que je marie.

Vous n'avez pas compris, Julio, je le vois :
Auguste de Vernon, pour la seconde fois.

JULIO.

Mon cousin... de Marseille?

M. DE VERNON, *blessé.*

Et le fils de mon frère.
Auguste est à Paris...

JULIO.

A Paris... pour quoi faire?

MARIE, *toute tremblante.*

C'est mon cousin?

M. DE VERNON.

D'abord, il veut être avocat.
C'est un honneur pour nous : c'est mon premier état.
Et puis, il est poëte.

MARIE, *à Julia.*

Oh!

M. DE VERNON.

La gloire relève
Le cœur des jeunes gens, même quand c'est un rêve.

AUGUSTE, *modeste.*

Mon oncle!

M. DE VERNON.

Permets-moi, c'est bien le moins enfin!
Ton cousin veut savoir ce que fait son cousin.
Depuis trois ans, voyez, quand une tête est bonne!
Travaillant et veillant, là haut, vers la Sorbonne,
Pour un livre, une idée, enfin c'est son amour,
Ce garçon-là vivait avec cinq francs par jour.
N'être rien, ne rien faire et dépenser la somme
De six cent mille francs, c'est d'un malhonnête homme!

Après un silence.

Voilà votre cousin... de Marseille! Aux Français,

On donne samedi...

JULIO.

Quoi ?

M. DE VERNON.

Ses premiers essais.

MARIE.

Mon père, nous irons au spectacle ?

Tous les yeux sont sur Marie, qui reste confuse de son mouvement.

M. DE VERNON.

Oui, ma fille.

JULIO.

Et quel est le sujet ?

M. DE VERNON.

Le Père de Famille.
Oh ! tout Paris n'est pas dans les clubs, à cheval,
Aux bals de l'Opéra, les nuits de carnaval.
Paris est ce qu'on veut : Paris travaille et pense;
Paris gagne en labeur ce que Paris dépense;
Paris a dix Paris; on croirait voyager,
D'un faubourg dans un autre, en pays étranger,

A Auguste.

Nous sommesen famille : on ne fait rien, on cause.
Dis-nous comment on fait pour être quelque chose !

Tout le monde s'assied.

AUGUSTE.

Mon oncle !

ANTOINE.

Il n'a pas peur, il sait que je suis là.
Si quelqu'un lui manquait, son père, le voilà.

M. DE VERNON.

Pour un mot que j'ai dit, tu redeviens timide !
Il arrive à Paris, sans son père et sans guide,

En écolier. Dis-nous comment l'hiver dernier
Tu travaillais tout seul, là-haut dans ton grenier!

ANTOINE.

C'est qu'il n'est pas hardi comme votre jeunesse.
Eh! parle comme il faut! — Ne craignez rien, ma nièce.

AUGUSTE.

Cette idée a trois ans, et fut conçue un jour
Pour mon père... C'était alors mon seul amour.

Il regarde Marie.

ANTOINE, *lui tendant la main.*

Et je te le rends bien, va, parle — je t'écoute.

AUGUSTE.

Je quittais la Provence et je pleurais en route ;
J'avais laissé mon père et je pensais à lui !...
A Paris, étranger, jeune, seul, ébloui,
Et perdu dans ce bruit, un jour je me recueille,
Et j'ouvre...

Il regarde Antoine.

ô mon bon père ! un petit portefeuille ;
Et j'y trouve ces mots, que j'ai toujours présents :
« De quoi vivre trois ans. » De quoi vivre trois ans!
M'écriai-je, en courant comme un fou dans la rue.
Ah ! je serai poëte, ou garçon de charrue !
Je me mets au travail ; debout tous les matins,
Je lis pendant six mois mes poëtes latins.
Corneille, autre Romain, et de la bonne espèce !
Le Cid ! — et *le Menteur*, c'est une bonne pièce.
J'ai mon vieux père aussi, me dis-je un jour... tout bas,
Car Corneille est Corneille et je ne l'étais pas ;
J'ai du cœur, du courage et du sang de Marseille,
Eh ! bien, j'écris mon père, et je bénis Corneille !

Tout devint clair dans mon esprit dès ce moment;
Je regardai Paris sans éblouissement.
Une chose surtout me frappa : — c'est qu'on laisse
Ses parents marcher seuls de l'âge à la vieillesse,
Ces bons, ces vrais amis, les meilleurs, les derniers,
Mourant du désespoir qu'ils s'en vont les premiers...

Un silence. Toute l'attention est sur M. de Vernon.

Paris a deux moitiés que je me représente :
L'une a moins de trente ans, l'autre plus de soixante,
Et je les vois lutter, pleurer, gémir, souffrir,
Cette moitié pour vivre, et l'autre pour mourir.
Pour savoir si vraiment ce n'était qu'une idée,
Une première vue est toujours hasardée,
J'entre dans les maisons; — vous savez ce qu'on dit,
Et c'est vrai : la famille est le monde, en petit.
Et je vois des vieillards, des pères honorables,
Graves par les travaux, par l'âge vénérables,
Délaissés, sans famille et seuls pour essuyer
Les larmes de la vie et celles du foyer;
Et personne; et des fils désertant leur demeure,
Ou les faisant mourir avant la dernière heure;
Des fils courant Paris, vivant sur des chevaux;
Des têtes de trente ans qui n'ont plus de cerveaux,
Ne pouvant plus porter le nom qui les honore;

A Julio.

Et le jeune homme est vieux.

A son oncle.

Le vieillard, pas encore!
Alors, j'ai voulu voir, et j'ai vu jusqu'au cœur;
Ce qu'on fait pour son père, on le fait pour sa sœur.
La société meurt jusque dans la famille,

Et son dernier lambeau — c'est une jeune fille!

Tout le monde se lève. — Scène d'éclat.

Oh! mon oncle, je sais ce que je dis; tantôt

Désignant Maxime.

Vous l'avez entendu... Monsieur parlait si haut!
Un jour, dans la maison, — oui, de l'un de ces hommes
Qu'il nous faut vénérer, jeunes gens que nous sommes!
J'ai trouvé la débauche à couvert; seulement
Elle levait le front et plus insolemment;
Et là, devant le maître et les gens de service,
Un homme avait ouvert une école de vice...
Et n'a plus, sous le toit même qui le défend,
Ni respect d'un vieillard, ni respect d'une enfant!

M. DE VERNON.

Venez, Marie!

Il l'emmène. Julia sort effrayée de son côté.

ANTOINE, *contenant son fils.*

Auguste! — il a mon caractère!
Je te dis de finir, je te dis de te taire.
Tu sais comme je suis!

AUGUSTE.

J'obéis — c'est pour vous.

ANTOINE.

Voilà votre Paris!

Auguste le retient à son tour.

Si vous étiez chez nous!
Je ne puis pas parler... j'ai le sang qui me monte...
Je ne suis pas Vernon, moi, ni monsieur le comte;
Mais si jamais mon fils, aujourd'hui pour demain,
Me faisait comme vous — il mourrait de ma main.

AUGUSTE.

Venez, mon père. —

ANTOINE.

Viens. —

De la porte.

Viens-tu?

AUGUSTE, qui est revenu entre Julio et Maxime.

Je me retire.
Mais je sais tout, messieurs—et j'attends pour tout dire.

Il sort avec son père.

SCÈNE VII.

JULIO, MAXIME.

MAXIME, outré et rompant toute mesure.

Eh! bien, nous sommes seuls ; — à nous deux à présent!
Me prend-on pour ta dupe, ou pour ton complaisant?
Sais-tu que j'ai trente ans? sais-tu que mes oreilles
N'ont jamais entendu de paroles pareilles?
Je suis un débauché, — je suis un suborneur?
Sais-tu que pour un mot qui touche à mon honneur
Je prendrais votre monde et l'argent qu'il tripote,
Et je l'écraserais sous le pied de ma botte?

JULIO, accablé.

Oh! calme-toi, Maxime, et surtout pas de bruit :
Fièvre du jour, après la fièvre de la nuit. [tout, songe,
Mais comprends donc, comprends, toi qui comprends
Songe donc que ma vie est un affreux mensonge.
Je mens avec mon père, et je mens avec toi,
Et pourquoi? je ne puis pas vous dire pourquoi!

Mais si j'étais heureux, je serais un infâme...

Maxime reste stupéfait devant Julia qui sanglotte; il le suit des yeux jusqu'à la porte de Julia.

On n'a qu'un seul ami, Maxime, c'est sa femme.

Il entre chez Julia.

SCÈNE VIII.

MAXIME, PUIS AUGUSTE.

MAXIME, *avec son énergie désespérée.*

Voilà, voilà le monde avec tous ses assauts,
Des situations fausses — des hommes faux !
Il ne me manquait plus qu'un duel pour me faire
Déserter sa maison.

Il met son chapeau et sort.

AUGUSTE, *l'arrêtant.*

Monsieur...

MAXIME.

Juste, une affaire.

AUGUSTE, *bref, et montrant les deux chambres.*

Le père et le mari sont là — personne; ainsi
Répondez-moi, monsieur, que faites-vous ici ?

MAXIME, *souriant.*

J'y suis, monsieur, depuis longtemps...

AUGUSTE.

Je vous fais rire ?

MAXIME.

Et je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

AUGUSTE.

Deux femmes sont ici, laquelle voulez-vous

Pour mentir à son père, ou tromper son époux?

MAXIME.

Oh! taisez-vous, monsieur, car on peut vous entendre.

AUGUSTE.

Et maintenant, monsieur, vous devez me comprendre.

MAXIME.

Deux femmes, en effet, parlez deux fois plus bas;
L'une est libre, monsieur, et l'autre ne l'est pas.

AUGUSTE.

Si jamais vous avez aimé — pour la première
Et la dernière fois — plus qu'on n'aime sa mère...

MAXIME, *à part.*

Il l'aime!

AUGUSTE.

Et, malheureux, si vous avez trois ans,
Pour vos jours à venir, donné vos jours présents;
Si le travail brûlant, ce foyer de notre âme
Qu'on allume toujours de la main d'une femme...
Si l'espoir d'une gloire et ce rêve d'un jour
Qu'on n'a plus dans le cœur quand on n'a plus d'amour...

Il pleure.

Si vous avez souffert, pour être bon et juste...

MAXIME, *qui vient d'écouter sa propre histoire.*

Comme vous, bon jeune homme, et comme vous, Auguste,
Oui, j'aime.

AUGUSTE.

Eh bien! alors, monsieur, je vous attends.

MAXIME, *à part, les yeux pleins de larmes.*

C'est mon premier amour... C'est Maxime à vingt ans!

Haut.

J'allais faire de vous ce qu'ils font de moi-même.
Eh bien! oui, j'ai souffert, aimé. Je souffre et j'aime...

JULIO, entrant.

Quoi ! Maxime !

MAXIME, pris encore entre deux aveux.

Oh ! ceci ne regarde que nous.
J'aime... sa sœur, sa sœur Marie, entendez-vous ?
On n'a pas deux amours et je n'en ai pas d'autre.
Vous m'avez insulté ; votre arme ?

AUGUSTE.

C'est la vôtre.

MAXIME, décidé à se faire tuer.

Je prends le pistolet, monsieur... à trente pas ;
Mais visez bien au cœur, et ne me manquez pas.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

MAXIME, AUGUSTE, JULIO, M. DE VERNON.

M. DE VERNON, sur la porte, calme pour dominer le trouble.

Auguste, demeurez—un duel... pour ma fille...
C'est trop de bruit et trop d'éclat dans ma famille.
C'est m'insulter chez moi, dans ma propre maison.
Ce serait à mon fils d'en demander raison.

MAXIME, s'inclinant pour se retirer.

Monsieur le comte...

M. DE VERNON.

Oh ! non, restez ; ce qui m'importe,
C'est que ceci, monsieur, ne passe pas ma porte.
Vous avez des secrets que je sais à demi,

Et mon fils a des torts... qui me font votre ami.
Oh ! je ne vous dis rien de trop ; veuillez m'entendre.
Là, dans mon cabinet, où vous allez m'attendre;
C'est moi qui vous demande un moment d'entretien ;
Ne craignez rien, monsieur, rien, absolument rien.

Maxime se retire; il le rappelle et lui tend la main.

Maxime, votre main.

MAXIME, lui serrant la main.

Merci, monsieur le comte;
Vous serez satisfait, comptez sur moi.

M. DE VERNON.

J'y compte

Maxime sort par le vestibule à droite.

SCÈNE X.

M. DE VERNON, JULIO, AUGUSTE.

M. DE VERNON, à toute sa colère.

Je puis donc éclater et soulager mon cœur !
Quoi ! mon fils ! devant moi, vous vendez votre sœur ?
Ah ! ne rougissez pas, vous vendez une femme.
Il faut dire le mot quand la chose est infâme.
Et moi, je joue un rôle avec de faux semblants ;
On me trompe, et je trompe avec des cheveux blancs ;
Je m'abaisse, de peur qu'on ne me déshonore,
Et je feins d'ignorer ce qu'il faut que j'ignore.
Tenez, vous me lassez ; les pères indulgents...

JULIO

Mon père...

M. DE VERNON.

Taisez-vous, monsieur, devant mes gens.

Jean est au fond, et parle à un homme.

Un homme est là, monsieur ; c'est quelque homme d'affaire
Qui veut la dot des sœurs pour se payer des frères.

Julio se retourne et voit en effet Jean et cet homme.

Je ne vois plus rôder autour de ma maison
Que des gens de justice et des gens de prison.
Le marché se faisait sous mes yeux, et cet homme,
Vous le faites languir, car il attend la somme...
Déshonoré dehors, déshonoré chez moi,
Ici, là, dans mon cœur, dans ma fille... Ah ! tais-toi,
Va-t'en ; mais tu vois bien que j'étouffe en silence...
Je crains de m'emporter à quelque violence.

JULIO.

Je suis perdu.

Il sort.

AUGUSTE.

Mon oncle !

M. DE VERNON.

Et toi, viens dans mes bras,
Mon Auguste... mon fils... Tu le vois... les ingrats !
Tu vois... c'est sans espoir, puisque je désespère
Des chagrins d'un vieillard, et des larmes d'un père !
Et tu voulais te battre !... oh ! je te le défends ;
S'il t'arrivait malheur, je n'aurais plus d'enfants.

AUGUSTE.

Mais votre honneur, le mien !

M. DE VERNON.

Je n'ai qu'un mot à dire.

AUGUSTE.

J'ai donné ma parole.

M. DE VERNON.

Et moi je la retire.
Ton père, Auguste !...

AUGUSTE.

Avant votre honneur, c'est d'abord,
C'est un duel d'amour, c'est un duel à mort,
Car cet ange en prière, et cette enfant si belle,
Oh ! non, pardonnez-lui ; non, ce n'était pas elle...
Un rêve de poëte, un enfant à genoux :
Je l'aimais devant Dieu, je pleure devant vous.

M. DE VERNON.

C'était...

AUGUSTE.

Non, c'était moi.

M. DE VERNON.

Tu l'aimes et tu pleures?

AUGUSTE.

Voilà tout mon amour, rendez-le-lui...

Il lui remet le livre de Saint-Thomas-d'Aquin.

M. DE VERNON.

Ses Heures !
C'était elle... Marie, et tout à l'heure... Eh bien !
Voyez, on a beau faire, on ne sait jamais rien.
Tiens, tiens, Marie !

A la porte de sa chambre.

AUGUSTE, sortant de son côté.

Allez, dites-lui que je l'aime.

M. DE VERNON, il le retient.

Auguste, mon enfant, viens le dire toi-même.

Il l'entraîne.

Et tu voulais mourir pour un faux point d'honneur ?
Voilà, depuis cinq ans, mon seul jour de bonheur !

Il le conduit à Marie.

ACTE QUATRIÈME.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAXIME. Il sort du cabinet à droite avec une lettre dans sa main.

Si nous étions, le monde et moi, seuls, face à face;
Si je lui demandais ce qu'il faut que je fasse,
Le monde me dirait : Eh! bien, fais comme moi;
Tu l'aimes, sois heureux... sois heureux et tais-toi.
Et ce mot, Julia, ce mot, c'est l'adultère,
Qui fait l'amant époux, l'époux célibataire.
Et la femme, alors, quoi?...

Après un silence.

Non, non, et vos conseils,
Gardez-les, gardez-les pour vous et vos pareils!
Femmes qu'on dit aimer, vous ne savez pas même
Celui qui vous méprise, et celui qui vous aime...
L'autre? Oh! j'ai trop souffert pour que j'aille, à mon tour,
Arrêter ce jeune homme à son premier amour;
L'amour devient dégoût; le dégoût devient peste;

11

Et lorsqu'il se corrompt, il corrompt tout le reste.
Quand vous voyez un homme à vingt ans, à trente ans,
Sans force et sans courage, et mort avant le temps,
Regardez, fouillez bien jusqu'au fond de son âme;
Vous trouverez toujours l'image d'une femme!...
Quant à moi, c'est fini; je ris, car j'ai souffert;
Je ris, car je suis fort; je ris, car je suis fier!
Je vous cache mon cœur pour me moquer des vôtres.
Mes larmes sont pour moi, mon rire est pour les autres.

Entre Antoine par le fond.

Ah! monsieur de Vernon, c'est vous, venez; pardon,
Et votre main d'abord...

ANTOINE.

Ma main? c'est bon, c'est bon,
Monsieur l'homme de bien, pas tant de politesses;
Nous ne sommes pas là pour nous traiter d'altesses.
Allez, monsieur, allez avec vos intrigants,
Et donnez-vous la main... au *boulevard des gants*.
Je viens... Mon fils? on dit que vous voulez le battre;
Vous, battre mon fils? mais j'en battrais deux et quatre
Comme vous.

MAXIME, calme.

Tout Paris sait qu'à cinquante pas
Je puis tuer un homme... et je ne me bats pas.

ANTOINE.

Au pistolet? Pas tant de train ni de vacarme;
Je suis bon Marseillais, monsieur, voilà mon arme.

Il montre ses mains.

MAXIME, avec bonté.

Dites à votre fils, monsieur, et de ma part,
Que je veux lui parler, seul, avant mon départ.

ANTOINE.

Et pourquoi seul?

MAXIME.

Monsieur de Vernon...

ANTOINE.

Je me nomme
Antoine...

MAXIME.

Votre fils est un brave jeune homme;
Un peu vif... comme vous; mais il est malheureux,
Et tout est passion dans un cœur amoureux.
Il entre dans la vie avec tous les courages;
J'allais tuer sa gloire avec tous ses ouvrages.
Sa gloire! il me l'a dit... ce beau rêve d'un jour,
Qu'on n'a plus dans le cœur quand on n'a plus d'amour.
Cette fois, voulez-vous ma main? je vous la donne...
Pour lui.

ANTOINE.

Vous pleurez!

MAXIME, *passant sa main sur les yeux.*

Non, monsieur, je lui pardonne.
Moi, je m'éloigne; on n'est pas maître de son sort;
Mais je n'ai pas un tort, monsieur, pas un seul tort.
Lisez, son oncle et vous, cette lettre d'excuse...

Et il lui remet une lettre.

Et, maintenant, j'attends que Julio m'accuse.

ANTOINE, *lisant.*

« Monsieur le comte — Auguste a vingt ans et de plus
« L'amour que je n'ai pas.. l'amour que je n'ai plus.
« Je bénis cet hymen comme l'autre et peut-être
« J'aurai fait deux heureux, moi qui ne peux pas l'être.»

Maxime, qui s'est éloigné pas à pas, le dos tourné et le mouchoir à la main, disparaît au dernier mot de la lettre.

L'amour que je n'ai plus... L'amour... Mais en ce cas,
Pourquoi crier si fort deux amours... qu'on n'a pas?

Il le croit toujours là.

On parle franchement, et l'on dit quelque chose;
On est un honnête homme, et voilà; l'on s'expose...
Touchez là; je vous ai fâché, mais, voyez-vous...

Il se retourne et ne voit personne.

Ma parole... je suis dans la maison des fous...
C'est Vernon qui va rire en lisant cette lettre :
« Je ferai des heureux, moi qui ne peux pas l'être.
« L'amour que je n'ai pas. » Je ne comprends pas bien.
« L'amour que je n'ai plus. » Je n'y comprends plus rien.
Ils aiment tous une autre; et quand on les soupçonne,
Personne, vous verrez, n'aimera plus personne.

Fausse sortie.

Ils sont quatre amoureux; voulez-vous parier,
On n'en trouvera plus pas un à marier?

Il entre chez son frère.

SCÈNE II.

JULIO, MAXIME.

MAXIME, *ramené par Julio.*

Allons donc, je suis las, quand je suis au supplice,
De passer pour un sot qui prend l'air d'un complice.

JULIO.

Maxime, écoute...

MAXIME.

Encor? j'écoute tous les jours.

JULIO.

Dans une heure je dois...

MAXIME.

Parbleu! tu dois toujours.

JULIO.

Il me faut de l'argent.

MAXIME.

Vole, pille, rançonne.

JULIO.

Je n'ai plus que toi seul.

MAXIME.

Alors, tu n'as personne.
Va chez lord Aglington...

JULIO.

Il est là!

MAXIME.

Qui? ton juif?
Sois pris par corps, vendu, pendu, là, mort ou vif,
Ta sœur ne m'aime pas; c'est l'obstacle invincible;
Je ne puis pas tout seul un hymen impossible.

JULIO.

Mais conseille-moi donc!

MAXIME.

En conseils, en sermons,
J'ai perdu plus de temps que dix rois Salomons:
On ne corrige pas ses amis... on les garde.
C'est bien assez... Ah! pleure à présent.

Julio pleure.

JULIO.

Mais, regarde!
Une prise de corps.

Il tombe dans un fauteuil à droite, avec la tête dans ses mains.

MAXIME.

Mais, soyons conséquents.
Tu veux te marier, voilà bientôt cinq ans;
Je n'avais pas le sou, c'est la chose commune,
Et tu m'as écrasé du poids de ta fortune.
Tu m'as vu, c'est beaucoup, l'un en haut, l'autre en bas.
En amis de collége, on ne se quitte pas.
Mais tu m'as fait souffrir! — J'allais à ma besogne,
Monsieur était parti pour le bois de Boulogne;
Vous aviez vos dîners, tout sens dessus dessous;
Ils vous coûtaient fort cher, les miens coûtaient cent sous.
Puis, je venais, le soir, égayer vos orgies,
Et, poëte amoureux, lire mes élégies.
Vos femmes me trouvaient un homme intelligent,
Un garçon plein d'esprit, mais qui n'a pas d'argent.
A présent on me cherche, on veut un conseil sage.
Sais-tu pourquoi, mon cher? j'ai fait faire un passage.
Je suis riche ; et, pour peu que ça m'accommodât,
Je serais *de Maxime* ou *de Véro-Dodat!*...
Tiens, vois-tu, brisons là, la colère me gagne;
Dégoûté de Paris...

Il met son chapeau.

Je vais à la campagne,
En Chine, au bout du monde... ailleurs, je ne sais où.
Avec un imbécile on peut devenir fou.

Au fond du théâtre, avant de sortir.

Mais je reviens toujours à cette idée affreuse...
Maintenant, s'il allait la rendre malheureuse?

Après réflexion.

Voyons, combien faut-il?

Il tire son portefeuille.

J'ai quinze mille francs.

Et je paîrai le change avec les différents.

JULIO.

Je te dis que j'ai fait un faux!

MAXIME, *stupéfait.*

Oh! pauvre femme!

Comme elle va souffrir!

Avec autorité.

Julio, c'est infâme!

Je gardais des secrets que tu ne savais pas.
Tu deviens si méchant et tu tombes si bas,
Que je dois tout te dire et tu vas tout entendre.
Julio, j'étais jeune, et j'avais le cœur tendre,
Et, comme Auguste, bon. Dans ma vie, en effet,
Le seul mal que je sache est celui qu'on m'a fait.
J'aimais! une autre femme en eût été ravie;
J'aurais souffert la mort pour lui sauver la vie.
La femme était légère et vaine; alors survint
Un homme cent fois plus léger, cent fois plus vain.
Il voulut faire dire, et de lui plus que d'elle :
Regardez le plus riche! et voyez la plus belle!
Alors il l'épousa, ce fut tout simple; on fit
Trois mots sur un papier, et ce papier suffit.
Et moi, pendant cinq ans, j'ai, dans une âme humaine,
Étouffé mon amour, sans le changer en haine,
Sans un mot, sans me plaindre, et, même en ce moment,
Tu le vois, Julio, je parle froidement.
J'ai souffert leur bonheur; je suis un homme et j'aime :
J'avais la main sur lui, sur elle et sur moi-même;
Eh bien! non, j'ai gardé mon amour, je l'ai tu;
Elle vit : c'est ta femme!

Julio se retourne, Maxime se croise les bras.

Eh bien! qu'en penses-tu?

JULIO.

Ma femme !

MAXIME.

Et que me fait ta vanité jalouse ?
Le maître d'une femme est celui qui l'épouse.
Je le sais; mais ouvrez mon cœur par la moitié,
J'y pleure encor d'amour... et j'y ris de pitié.

Il sort.

SCÈNE III.

JULIO, *atterré.*

Il aime Julia? — C'est ma dernière épreuve.
Et ma femme?...

Il fait un pas vers la porte de sa femme et s'arrête.

Pourquoi? pour en avoir la preuve!
Elle est là, toujours seule; et, quand je vais dehors,
Le monde entre chez moi; le monde, quand je sors,
Le monde avec mes mœurs revient par cette porte;
Ce que je porte ailleurs, Paris me le rapporte.
J'ai mon dernier ami pour dernier châtiment!
Je n'avais pas compris ses querelles d'amant.
Voilà donc à quel prix il me rendait service;
Et sa vertu n'était que le manteau d'un vice.
Ce héros de cinq ans qui se dément un jour...
Son amitié servait de masque à son amour!
Et j'en suis venu là! ce que j'ai, ce que j'aime,
Tout! et pas même enfin ma liberté, pas même!
Voilà de ces moments où l'homme le meilleur

Peut devenir un monstre à force de malheur!

ANTOINE, *passant au fond avec son frère.*

Ces enfants sont charmants; allons chez le notaire,
Et puis qu'ils soient heureux!

Se retournant du côté de Julio.

Ah! si j'étais ton père!

JULIO. *Il sonne.*

Eh bien! qu'ils viennent tous; j'ai signé ce papier;
Il me reste la vie, et j'ai de quoi payer.

Après lui avoir parlé à l'oreille.

Jean, — va, sur la console, auprès de la fenêtre.
Fais ce que je te dis : je suis encor ton maître.

Jean va dans la chambre de Julio.

L'un me prend ma fortune, un vol de grand chemin;
L'autre me prend ma femme en me touchant la main.
Mais non, cela n'est pas, ce serait trop infâme!
Et je ne veux qu'un mot, qu'un seul mot de ma femme

Il entre chez Julia.

JEAN, *avec sa boîte des pistolets.*

Je n'avais pas compris; c'était la boîte au tir.

JULIO, *sortant de la chambre de Julia.*

Personne!... Jean, Madame?

JEAN.

Elle vient de sortir.

Et voici...

Il lui présente la boîte.

JULIO.

Ce n'est pas ce que je te demande.

JEAN.

C'est la petite boîte, et monsieur veut la grande?

JULIO.

Madame n'a rien dit?

JEAN.

Elle a parlé, je crois...

JULIO.

A qui ?

JEAN.

Monsieur le sait.

JULIO.

Réponds !

JEAN.

Ils étaient trois.

JULIO.

Mais, Madame?

JEAN.

Ils ont fait des pages d'écriture,
Et Madame pleurait en montant en voiture.

JULIO, *après avoir réfléchi.*

Elle était seule ?

JEAN.

Seule.

JULIO.

Elle n'a rien dit?

JEAN.

Rien.

Il pose la boîte sur la table à droite.

JULIO.

Va-t'en !

JEAN.

Mais ces messieurs vont revenir.

JULIO.

C'est bien.

Elle sort le matin, seule; quelle lumière!

JEAN, rentrant avec empressement.

Madame est chez sa mère.

JULIO.

Oui, je sais, chez sa mère;

Jean sort.

Chez sa mère, depuis cinq ans, et tous les jours.
Toujours de la vertu, du mensonge toujours!

Il ouvre la boîte aux pistolets, et avec un pistolet à la main.

Quand je n'aurai plus rien que la honte et l'envie
D'en finir... bon, voilà qui guérit de la vie.

Il le pose sur la table et se lève.

Oh! ne me croyez pas endormi lâchement.
J'ai fait des fautes, bien, oui, mais je sais comment.
Eh! quel jeune homme, enfin, ardent et fougueux comme
Moi, libre à vingt-cinq ans, n'a pas été jeune homme!
Les voilà!... J'ai joué; vos vices, vos vertus :
C'est l'or que vous aviez, quand vous ne l'avez plus...
J'ai perdu!... Ma dépense excède ma recette,
Et toutes mes vertus étaient dans ma cassette!
Des juifs, qui m'auraient pris et mon sang et ma chair,
M'ont vendu de l'argent, et me l'ont vendu cher;
Des amis sont venus... Ce monde qui veut être
Riche, ou, ne l'étant pas, veut encor le paraître,
J'ai fait comme eux, pour eux, avec eux. Eh bien! quoi?
Je me suis ruiné! ce n'était pas pour moi;
C'est toujours pour le monde et toujours pour vous autres.
Ah! que je vous connais! Je ne suis plus des vôtres,
Orgueilleux! Vous m'aimiez quand j'étais étourdi;
Quand j'étais en public, vous m'avez applaudi;
Et ceux que vous perdez tombent sous vos huées,
Comme celles que vous avez prostituées!

Maître de lui.

Pourvu qu'un accident, lequel? je n'en sais rien,
Me sauve, je pars loin, loin de Paris? Eh bien!...
Ils ont déjà perdu trente noms honorables :
Je le vois maintenant, ce sont des misérables!...
Des amis? — on n'a pas d'amis de mauvais lieu;
On a des compagnons de débauche et de jeu.
Ils ont pour amitié le but qui les rassemble,
Et n'ont qu'un seul lien, le mal qu'ils font ensemble.
Le lendemain, plus rien, rien dehors, rien chez soi,
Et cette solitude affreuse autour de moi.

Il éclate en sanglots, et tombe sur un fauteuil à gauche. — Entre Julia précipitamment.

SCÈNE IV.

JULIO, JULIA.

JULIA, *avec un agenda dans ses mains.*

Ah! mon ami, tenez, et renvoyez ces hommes.

JULIO.

Julia!

JULIA.

Comptez bien, j'ai là dedans deux sommes...
L'une, mon bijoutier...

JULIO, *détrompé et lui pressant les deux mains.*

Quoi! votre bijoutier?
C'est bien elle, toujours... c'est son cœur tout entier.

JULIA.

Oh! moins de diamants, j'aurai les mains plus pures,
J'aurai plus de repos, j'aurai moins de parures.

Reprenez-les, j'ai trop pleuré sous ces bijoux.
Depuis cinq ans ils m'ont coûté plus cher qu'à vous.
L'autre vient de Maxime...

JULIO.

Et l'autre, de Maxime,
Dites-vous?

JULIA.

Le malheur, mon Dieu, n'est pas un crime;
Et je...

JULIO.

Vous l'avez vu?

JULIA.

Certes.

JULIO.

Quand?

JULIA.

Aujourd'hui,
Car je viens de chez lui.

JULIO.

Vous venez de chez lui?
Vous en venez, madame, et votre main m'apporte...

JULIA, *effrayée.*

Je ne l'ai pas trouvé... qu'en rentrant, à ma porte.

JULIO, *à part.*

Je suis trompé...

A Julia, froidement.

Madame, et que vous a-t-il dit?

JULIA.

Votre père était là.

JULIO. *Il avance sur elle, elle recule.*

Vous avez son crédit!
On prête, Julia, des sommes à des femmes;

Souvent, cela se voit, mais à des taux infâmes.

Il déchire et jette les billets.

JULIA.

Maxime?

JULIO.

Lui surtout.

JULIA.

Votre ami!

JULIO.

Tous!... tous ceux
Qui prêchent un mari quand sa femme est chez eux...
Complaisants pour l'ami, peut-être pour l'amie...

JULIA.

Oh! vous le soupçonnez d'une telle infamie!
Un ami de quinze ans, et que vous regardez...

JULIO.

Je ne l'accuse pas, mais vous le défendez!

Avec tous ses emportements.

Je savais tout... cet homme, il faut que je le chasse!
Oh! Julia! je veux savoir ce qui se passe;
Parlez!

Il la prend par la main et la traîne à l'avant-scène.

Depuis cinq ans, un lâche, sous le nom
D'ami, chez moi, me trompe... oh! ne dites pas non.

JULIA.

C'est une calomnie!

JULIO.

Et Maxime vous aime;
Je suis déshonoré!

JULIA, *indignée.*

Qui vous l'a dit?

JULIO.

Lui-même!

Parlez, car je puis tout.

Il la tient par ses deux mains et la jette de droite à gauche.

JULIA.

Foulez-moi sous vos pas,
C'est faux !... Ah !... ce n'est pas ! Julio, ce n'est pas !

Elle est à genoux au milieu de la scène, et Julio de l'autre côté de la table avec le pistolet à la main.

JULIO.

Mon père... Levez-vous.

SCÈNE V.

JULIO, JULIA, MAXIME, M. DE VERNON, ANTOINE.

M. DE VERNON, à la porte du fond à Maxime.

Un ami, c'est si rare !
Si mon fils a des torts, son père les répare.
Si des mots un peu vifs ont pu nous échapper,
Pardonnez, je suis père...

MAXIME, à part.

Il vient de la frapper.

JULIO.

Mon père... recevez Maxime.

Il rentre dans sa chambre.

MAXIME, à Julia, qui passe devant lui et se dérobe, rentre aussi dans sa chambre en pleurant.

Tout à l'heure,
J'ai tout vu.

M. DE VERNON.

Julio s'en va, sa femme pleure,

Pourquoi, je n'en sais rien ; s'il avait fait un pas,
C'est peu de chose, eh bien ! non, il ne le sait pas.
Non, il manque d'esprit : non, il ne sait rien faire,
Pas même, je vous dis, tromper un peu son père.

MAXIME.

J'ai fait tout mon possible.

M. DE VERNON.

Enfin, je l'ai rêvé.
Tout autre...

ANTOINE.

Eh ! dis le mot, tu l'as mal élevé.
Quant au contrat, Vernon, tu sais, j'ai bouche close ;
Donne ce que tu veux, mais garde quelque chose.
C'est mon fils ; mais enfin mieux vaut, entre nous deux,
Qu'eux aient besoin de nous...

M. DE VERNON.

Oui.

ANTOINE.

Que nous besoin d'eux.

MAXIME.

Ils s'aiment ! Dans le monde, en fait de ce qu'on nomme
Mariage, un tombeau d'une femme et d'un homme.
On est deux, souvent trois, dans le même malheur ;
Et celui qui s'immole...

M. DE VERNON.

Est toujours le meilleur.

MAXIME.

C'est que j'en ai tant vu de fautes volontaires,
De crimes convenus, signés par des notaires !

Ils passent tous les trois chez M. de Vernon. — Maxime, qui a cédé le pas aux deux frères, s'est arrêté sur un signe de Julia.

SCÈNE VI.

JULIA, MAXIME.

JULIA.

Maxime... eh ! que m'importe... écoutez-moi d'abord.
Les femmes, je le sais, ont tort et toujours tort :
Ce qu'elles ne font pas, le mal qu'on leur fait même,
Quand on vient sans amour leur dire qu'on les aime,
C'est leur faute et je suis très-coupable, il suffit,
Car vous m'avez aimée et vous me l'avez dit.
Mais je ne savais pas que je perdais en somme
Ce qu'une honnête femme est pour un honnête homme.
Mon mari...

MAXIME.

Prenez garde.

JULIA.

Et pourquoi ?

MAXIME.

Parlez bas.

JULIA, *élevant la voix davantage.*

Si je parlais moins haut, il ne m'entendrait pas.
Et je n'accepte ici ni reproche ni blâme,
Ou de lui comme épouse, ou de vous comme femme.
Mon mari m'a tout dit ; je devais, en effet,
Vous éloigner, Maxime, et je ne l'ai pas fait.
Vous m'aimiez ; je savais qu'un cœur comme le vôtre
Ne remplace jamais un amour par un autre.
Mais, je croyais, c'était une bonne action...

Et puis, j'avais besoin de votre affection ;
Je disais : Il le sait, je ne suis pas heureuse...

MAXIME.

Mais que vous a-t-il dit?

JULIA.

Une parole affreuse :
Que je déshonorais son nom.

MAXIME.

Madame, il ment.

JULIA.

Et que vous, son ami, vous étiez mon amant !

MAXIME, *glacé.*

Si tout autre que lui... qui que ce soit, madame,
Vous insultait ainsi... vous n'êtes qu'une femme,
Il paîrait de sa vie...

JULIA, *effrayée.*

Oh !

MAXIME, *maître de lui.*

Mais ne craignez rien,
Votre honneur m'est encor plus sacré que le mien,
C'est la femme qu'on tue au hasard d'une balle ;
Car, après l'injustice, il reste le scandale.
Il peut donc me chasser, j'ai juste assez de cœur
Pour vous fuir, j'en ai trop pour épouser sa sœur.
Quant à lui, je le sais, et j'en ai l'habitude,
Je lui pardonne tout, même l'ingratitude.

JULIA.

Marie...

MAXIME.

Épouse Auguste, ils s'aiment comme nous ;
Auguste est comme moi, Marie est comme vous.

En les voyant heureux ensemble, et l'un par l'autre,
Jusque dans leur bonheur, j'ai respecté le nôtre.
Tout mon passé vivant, devant moi, s'est offert...
Et je marie Auguste, il aurait trop souffert.
Maintenant, Julia, je n'ai plus rien sur terre.
Le monde, qui permet un faux devant notaire,
Que j'aurais pu signer pour tromper une enfant...
Je ne dois plus vous voir, le monde le défend !
Vous seriez soupçonnée, et j'en serais la cause.
Puisque mon dévoûment passe pour autre chose,
Mon respect c'est l'absence; adieu, madame, adieu !

JULIA.

Je vous dis de rester, Maxime, et devant Dieu,

Elle passe de l'autre côté de la scène et se place devant la porte de Julio

Si mon mari m'entend, je vous dis à voix haute,
Je suis fière de moi, je vaux mieux qu'une faute!
Maintenant voulez-vous partir, et sans raison?

MAXIME.

Mais Julio?

JULIA.

Pour lui, pour toute la maison,
Vous ne sortirez pas d'ici, je vous le jure.
Et vous ne voulez pas me faire cette injure.
Vous aimez Julia; je vous prie en son nom,
Ne déshonorez pas madame de Vernon.

Elle pousse la porte de Julio et l'ouvre.

En scène.

Julio! Julio! mon mari me soupçonne.
Je compte sur moi-même, et je ne crains personne.

Julio entre.

Venez, voilà Maxime. — On m'attend chez ma sœur,
Et je laisse mon juge avec mon défenseur.

Elle entre chez M. de Vernon.

SCÈNE VII.

MAXIME, JULIO.

MAXIME.

Si tu veux, nous allons nous battre pour ta femme.
Je te rends ridicule, et je deviens infâme;
Et si je suis tué par hasard ou bonheur,
Tu fais ce qu'on appelle une femme d'honneur.

JULIO, honteux de ses soupçons, car il a tout entendu.

Oh! Maxime...

MAXIME.

Et demain, Paris, qui s'accommode
De tout, et rit de tout dans ton monde à la mode,
Va bien rire, et va dire, après avoir bien ri:
Ce n'est rien, c'est l'amant, la femme et le mari.

JULIO. Il s'assied et pleure.

Maxime, laisse-moi; ma vie est inutile.

MAXIME.

Mais non, je ne veux pas, moi, te laisser tranquille.
J'ai le droit de parler, car tu m'as offensé:
Mais ce qu'elle m'a dit, tu ne l'as pas pensé.
Je vais droit, je suis franc; jamais je ne m'abaisse
A mentir par calcul, par ruse, ou par faiblesse.
J'ai respecté ta femme, et tu dois le savoir,
Chacun garde son droit, et chacun son devoir.
Maintenant, si tu crois que ta femme, hardie,
Sous sa bonté pour moi cache une perfidie,
Et que je suis un lâche, et que nous te trompons,

Je n'ai rien à te dire, il faut rompre, et rompons.

JULIO.

Et mon père?

MAXIME.

Ton père? il change de famille,
Et fait bien; il marie à son neveu sa fille;
Et si pour me payer tu comptais là-dessus,
Je ne l'épouse pas, ainsi n'y compte plus.
Quant aux dettes d'honneur, c'est riche et magnifique;
Tu sais comme on les paie? on les paie en Belgique.
Balance : tu n'as rien, c'est facile à compter,
Que ton nom, qu'un vieux juif ne veut plus escompter.
Et tu viens reprocher à ta femme ses larmes?
C'est un duel alors, mais avec d'autres armes.
Enfin, et pour ne pas m'expliquer à demi,
Je ne suis pas l'amant, mais ne suis plus l'ami.

JULIO.

Oh! je ne veux plus rien, et je n'ai plus envie
De rien; je suis, vois-tu, je suis las de la vie.
J'abreuve de chagrins le père le meilleur;
J'aime, oui, j'aime ma femme, et je fais son malheur;
Il me reste un ami, qui me donne et me prête
Sa vie et son travail...

MAXIME.

Allons, tu perds la tête!
Si tu veux t'arranger, il te reste combien?
Avec dix mille francs tu peux vivre et très-bien.
Tout ton luxe est de trop, et n'est pas nécessaire.

JULIO.

Mais il m'en faut six cents, ou je suis un faussaire.

MAXIME

Bah ! tu ne connais rien à ces affaires-là.
On t'aura fait signer quelque papier, voilà.
Aux courses, n'est-ce pas ? entre amis, on se vole
Sa fortune, en courant ; à cheval sur parole !

JULIO.

Mais j'ai signé...

MAXIME.

Ton nom ?

JULIO.

Celui d'un autre.

MAXIME.

Alors !
Et c'est lord Aglington, tes lords et tes milords ?
Mais tu passes tes nuits dans un affreux repaire...
C'est très-grave... il faut voir et consulter ton père.

JULIO

Mon père !... il faut tout dire... il faut tout avouer...
Mon père, il me tuera !... j'aime mieux...

MAXIME.

Te tuer !

JULIO.

Oh ! je suis de sang-froid, c'est une vie infâme !
Je ne t'accuse pas, et je connais ma femme.
Mais cette idée est là, j'ai longtemps balancé...
Tiens, j'ai la main brûlante, et j'ai le front glacé,
La mort, l'homme de cœur ne l'attend de personne ;
On ne la reçoit pas, Maxime, on se la donne.

MAXIME.

Mais qu'est-ce donc ?

JULIO.

Mon père ! en cinq ans j'ai défait

Le travail de sa vie, et tout ce qu'il a fait.
Et mon père a raison, voilà ce que nous sommes,
Des enfants jamais fils, des enfants jamais hommes!
Un siècle de grands noms, et pas un héritier;
Car j'en suis à moi seul l'exemple tout entier.
Voilà, Maxime, à froid, voilà ce que je pense.
Mes fiers amis sont fiers de ce que je dépense.
Eh bien! demain peut-être, avec le même orgueil,
Ils salueront encor ma voiture de deuil.
Allons, saluez-la, puisque c'est la dernière;
Mais saluez deux fois, car mon père est derrière.

Il tombe sur un fauteuil en pleurant dans ses mains.

SCÈNE VIII.

MAXIME, M. DE VERNON, AUGUSTE, JULIA, MARIE, JULIO, ANTOINE ensuite.

M. DE VERNON, avec le plus grand calme.

Mon fils, j'oublie enfin tout ce qui s'est passé.
Votre sœur se marie; en père, j'ai pensé
Que c'était un beau jour, et que je vous pardonne.

JULIO.

Mon père!

M. DE VERNON.

Vous savez l'époux que je lui donne?

JULIO.

Je le sais.

M. DE VERNON.

C'est Auguste, eh! ne voyez-vous pas?

Mon fils, je viens à vous, je fais le premier pas.

ANTOINE, *entrant le dernier avec tous ses éclats de voix au moment où M de Vernon embrasse son fils.*

Oui, fais-lui la leçon, et je te le conseille;
Tiens, voilà le contrat, et je pars pour Marseille.

M. DE VERNON.

Encore de l'humeur! qu'as-tu donc?

ANTOINE.

Je n'ai rien.

M. DE VERNON.

Tu n'es donc pas content?

ANTOINE.

Eh! mais tu le vois bien.

M. DE VERNON.

Le mauvais caractère! Oh! sais-tu que vous êtes,
En Provence, bons cœurs, mais fort mauvaises têtes?
Tiens, voilà tes enfants, ils sont très-amoureux;
Ne me reproche pas, Antoine, un jour heureux.
Ces deux cœurs de vingt ans rajeunissent les nôtres;
Ils ont tant de bonheur, qu'ils en donnent aux autres.

ANTOINE.

Écoute, je suis vif, et je parle très-court.
En entrant, as-tu vu quatre hommes dans la cour?
Tu ne les as pas vus; quatre mines suspectes
Qui toisent ta maison comme des architectes.
Tu ne vois jamais rien, tu ne sais pas pourquoi
Ils sont là...

M. DE VERNON.

C'est sans doute...

ANTOINE.

Eh! bien, je le sais moi.

Comme j'entrais, l'un d'eux m'a dit d'un air d'affaire :
Monsieur, êtes-vous, vous, ou monsieur votre frère?
Alors, je lui réponds : Monsieur, je suis celui
Qu'il vous plaira; mon frère est moi, moi je suis lui;
Car, depuis ces trois jours, que le bon Dieu m'éclaire!
Je ne vois plus les gens sans me mettre en colère.
Alors, j'apprends, Vernon, sais-tu ce que j'apprends?
Les enfants sont toujours ce que sont les parents.
J'apprends que toi, mon frère, un homme de ton âge,
Un juge, un président, enfin, un personnage...
Tu ne m'as pas tout dit. Je te demande un peu,
Un homme comme toi, passer sa vie au jeu!

M. DE VERNON.

Moi...

ANTOINE.

Ne me cache rien, j'ai là ton écriture :
Le comte de Vernon, avec ta signature.
Connais-tu ce milord Aglinton?... Un instant,
L'autre m'a dit des mots que personne n'entend;
De gentlemen ridés, de pouff, de steeple chasse,
Où tu perds ton hôtel sur un cheval qui passe?
Et que dira ton fils maintenant...

M. DE VERNON, lui arrachant le papier.

Donne!...

A part.

Un faux!

ANTOINE.

Quand tu lui parleras de ses petits défauts?
On s'est trompé, je crois; c'est une erreur, j'espère;
Pour ton honneur de juge, ou ton honneur de père.

M. DE VERNON, après avoir lu.

C'est moi...

ANTOINE.

C'est vrai ?

M. DE VERNON, calme.

Je suis le comte de Vernon.
Qui aurait osé faire un faux sous son nom ?

Les yeux sur Julio.

La loi n'a que son texte, et c'est moi qui l'applique.
Ce serait s'exposer,.. à la place publique !

ANTOINE.

Et c'est un pareil jour, c'est chez un magistrat ?
On fait une saisie, à côté d'un contrat ?
Vernon, je ne sais plus ce que je dois te dire,
Et ce n'est plus ton fils qu'il faut faire interdire.

M DE VERNON, avec dignité et gardant toute sa douleur en lui.

Antoine, c'est devant mon fils, devant le tien,
Devant nos quatre enfants... Toi qui parles si bien
Du respect qu'on me doit... mon frère me suspecte !
Alors, comment veux-tu que mon fils me respecte ?
Maxime me connait depuis longtemps ; sans quoi,
Vraiment, je ne sais plus ce qu'il dirait de moi.
Ce mariage est nul. Ma fille, viens; Marie

Marie se jette dans les bras de son père.

Est trop jeune à seize ans... pour que je la marie ;
J'ai besoin de l'avoir près de moi, dans mes bras.

Il l'embrasse en pleurant.

N'est-ce pas, mon enfant, tu ne me quittes pas ?

Froidement à Antoine.

Et comme tu l'as dit, je n'ai pas de refuge
Pour mon honneur de père, ou mon honneur de juge.
Laissez-moi, mes enfants.

Tout le monde s'éloigne avec respect; Julia emmène Marie; Auguste se sépare d'elle en pleurant.

Va leur dire en mon nom ,

Antoine, que je suis le comte de Vernon;
Dis-leur que je suis prêt à tous les sacrifices,
Et que, comme la loi, je n'ai pas deux justices.

ANTOINE, *revient avec une émotion qui l'a gagné lui aussi.*

Je ne te dis qu'un mot : ce que j'ai t'appartient,
Et la dot peut manquer, le mariage tient.

Il sort en entraînant Auguste désolé.

SCÈNE IX.

M. DE VERNON, JULIO.

M. de Vernon ferme toutes les portes; Julio traverse la scène, il court à la table où sont les pistolets, et s'arrête immobile à la parole de son père.

M. DE VERNON.

Monsieur, vous avez cru qu'un fou, pourvu qu'il naisse
Notre fils, peut tout faire, et qu'on dira : Jeunesse!
Et quand vous affichez tout ce luxe apparent
Et faux, et qui me coûte une honte par an,
Vos amis vous ont dit peut-être que nous sommes
Les pères, bons bourgeois, de nos fils gentilshommes,
Oisifs et vaniteux dont vos salons sont pleins,
Qui seraient mendiants s'ils étaient orphelins?
Vous vous trompez; ce n'est pas moi, quoi que je fasse
Monsieur, c'est tout Paris qui vous le dit en face.
Vous me connaissez faible, et vous avez compté
Sur ma faiblesse, et puis toujours sur ma bonté.
Ma faiblesse est coupable, elle est assez punie;
Ma bonté ne peut plus absoudre une infamie.
Quelque chose est plus fort que nous deux, c'est la loi.

Je suis juge, et mon fils est prisonnier chez moi.
Vous avez pris mon nom, pour vous c'était le vôtre,
Pour vous ce n'était pas comme celui d'un autre.
Pour vous, c'était encore en famille ; on s'absout,
On est toujours enfant chez son père, et pour tout.
Mais le monde est dehors, et les lois sont précises.
Vous avez fait un faux qui conduit aux assises.
Le monde est sans pitié pour tout ce qu'il défend,
Et le code pénal, monsieur, n'a pas d'enfant.
Ce que vous avez fait, vous le voyez sans doute.
Vous ne m'écoutez pas.

JULIO, les yeux sur les pistolets.

Pardon, je vous écoute.

M. DE VERNON.

Je ne puis partager votre complicité,
Car je suis magistrat de la société,
Et si je ne veux pas vous avouer faussaire,
Je dois me condamner moi-même à la misère,
Et, pour avoir été votre père indulgent,
Vous payer, en secret, ma honte à prix d'argent;
Me taire, et partager, moi vieillard, à mon âge,
Tout, le jeu, la débauche et le libertinage.
Si vous n'êtes perdu... je n'ai plus rien... plus rien...
L'opprobre ou le malheur, me comprenez-vous bien?
Choisissez!

JULIO, appuyé sur la table et le pistolet dans la main.

J'ai choisi.

M. DE VERNON.

Vieux, pauvre et sans asile,
Et mon fils, à trente ans, frappé de mort civile!
M'être élevé si haut, être tombé si bas!

Mais c'est la mort, monsieur.

JULIO.

Je ne l'attendrai pas.

M. DE VERNON.

Qu'ils viennent maintenant, vos fléaux de famille ;
Je ne puis pas, pour eux, déshériter ma fille.
Non, je ne paîrai pas... non, c'est mon désaveu,
L'honneur de ma maison ne se perd pas au jeu.
Je ne sais plus ni vous ni moi ce que nous sommes.
Dieu me pardonnera la justice des hommes.

JULIO.

La voilà !

Il lève le pistolet, son père se précipite sur lui.

M. DE VERNON.

Julio ! Julio !

JULIO, se détachant de son père.

Je vous dis
Qu'ils m'ont tué, mon père, et que je les maudis.

M. DE VERNON, tenant Julio dans ses bras.

Mon fils, je te pardonne !

Julio lâche la détente.

Ah !

Toute la famille accourt.

JULIA.

Mon mari !

MARIE.

Mon frère !

Julio est porté dans un fauteuil, on découvre sa poitrine.

M. DE VERNON.

Mon fils, je t'ai sauvé !

JULIO, blessé à l'épaule.

Vous me perdez, mon père.

Le rideau baisse



ACTE CINQUIÈME.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE VERNON, MARIE, JEAN, ANTOINE,
TOUS LES DOMESTIQUES DE LA MAISON.

M. de Vernon est assis. Maria pleure à ses pieds. Les domestiques sont groupés au fond. Antoine est assis à gauche. Scèna muette de deuil et de larmes.

M. DE VERNON.

Marie, allons, ma fille... Eh! bien, oui, c'est ton frère,
Mais enfin, mon enfant, moi je n'y puis rien faire.

A Jean.

Jean, mon fils?

JEAN.

Oh! monsieur, il voudrait bien pouvoir
Vous parler...

M. DE VERNON, avec tendresse.

C'est mon fils qui demande à me voir,
C'est lui qui vous l'a dit? Ne pleure pas, Marie.

Il embrasse Marie et pleure plus qu'elle.

JEAN.

C'est lui-même.

MARIE.

Oh! mon père, et moi, je vous en prie.
Pardonnez-lui.

M. DE VERNON.

Marie, il te l'a dit, à toi?
Tiens, va... va voir ton frère; embrasse-le pour moi,

A ses domestiques. *Il l'embrasse; elle s'en va chez Julie.*

Approchez: je suis pauvre; il faut régler ma vie.

Trois domestiques et deux femmes de chambre s'avancent le mouchoir à la main.

Mes amis, vous savez que je vous congédie.
Je n'ai plus de maison... Un jour, si par hasard
J'avais besoin de vous... je ne sais quand... plus tard,
Nous verrons.

TOUS.

Oui, monsieur.

M. DE VERNON.

Je ne puis rien promettre...
Enfin, vous reviendrez... vous aviez un bon maître.

Ils se retirent tous, excepté Jean.

Mes deux démissions... juge, député... trois :
Je ne puis ni porter ni garder cette croix.
Ce n'est pas ce ruban qui fait l'honneur — qu'importe!
Mais il faut l'honorer, la croix, quand on la porte.

Il arrache sa croix et se lève avec trois lettres dans ses mains.

Tiens, va, Jean... tu diras que je veux des reçus;
Du reste, tu sais lire, et l'adresse est dessus.

SCÈNE II.

ANTOINE, M. DE VERNON, JULIA.

M. DE VERNON, *à Julia qui sort de la chambre de Julio.*

Eh ! bien, que fait mon fils?... parlez. Si toutes celles
Qui traînent nos enfants attachés après elles
Vous voyaient à mes pieds, elles sauraient pourquoi.
Vous pleurez plus pour vous, madame, que pour moi.
Les femmes qui, gardiens de nos vertus pratiques,
Devraient être les dieux des foyers domestiques!
Le fils perdu, le père alors vous l'implorez;
Vous croyez avoir fait beaucoup quand vous pleurez!
Levez-vous... je vous ai donné cette demeure;
C'est vous qui m'en chassez, madame, dans une heure.
Je vous ai mariée ici, dans mon foyer,
Et vous êtes venue, et pour m'en renvoyer.
A midi, regardez, à midi cette aiguille
Aura réglé le sort de toute ma famille.
Si vous avez besoin, j'ai de quoi vous nourrir,
Car il me reste assez pour vivre et pour mourir.
Il s'assied et pleure.

JULIA.

Oh ! mon père...

M. DE VERNON.

Je n'ai pas eu la force humaine
D'être juge, madame, et d'appliquer la peine.
Je ne suis plus que père, et dans un tel moment
Le juge a déserté son devoir lâchement,
Appelez-moi son père, et son père et le vôtre;

Car c'est mon dernier titre, et je n'en ai plus d'autre.

JULIA.

J'ai voulu vous parler la première, à vos pieds...
Ah! si j'avais des torts.... ils sont bien expiés;
Je les ai tant pleurés!

M. DE VERNON.

Vous le deviez, madame.

JULIA.

Regardez et voyez, ce n'est plus une femme...
Mon visage vous dit si mon cœur est changé;
Regardez-moi, mes pleurs vous ont assez vengé.
Il a parlé de vous toute la nuit passée.
Ce matin, vous étiez sa première pensée.
Il voulait se lever, mais n'a pu faire un pas.
Voilà, voilà pourquoi vous ne le voyez pas.
Il serait là, pleurant sur vos mains que j'embrasse,
Mon père, comme moi, pour vous demander grâce.

M. DE VERNON, avec toutes ses larmes.

Mais, qu'il vienne!

JULIA.

Attendez encor quelques instants!

Elle se lève.

M. DE VERNON.

Qu'il vienne, car voilà cinq ans que je l'attends.

Julia s'éloigne, et avant de rentrer chez Julio fait un signe à Antoine.

ANTOINE *reste seul auprès de son frère.*

Vernon, l'homme propose enfin, et Dieu dispose;
Mais, écoute, il nous reste encore quelque chose.
Nous avons partagé notre bien autrefois...
Et nous partagerons une seconde fois.
J'ai le coteau, la vigne, et là-bas, dans la plaine,
La ferme, le grenier est plein, la grange est pleine...

La chambre de mon père où j'ai gardé ton lit...

Il s'arrête plus ému.

Et nous serons heureux. Mais qui me l'aurait dit!
Je sais qu'il faut Paris pour tes talents, j'y pense;
Mais à Paris, Vernon, on fait trop de dépense.
Quand vous auriez par an cent mille francs passés,
On est pauvre toujours quand on n'a pas assez.
La vigne qu'on vendange, et le champ qu'on moissonne,
Sont riches quand tout ça... ne doit rien à personne.

M. DE VERNON.

Oh! oui.

ANTOINE.

D'ici j'arrange, avec six mille francs,
Le petit colombier pour loger les enfants;
Et nous allons les voir, tous les jours, à toute heure.

M. DE VERNON.

Ce ne sont pas mes biens, c'est mon fils que je pleure.

ANTOINE, *prêt à gronder encore.*

Sais-tu ce qu'il fallait?... Le mien, quand il partit...

M. DE VERNON.

C'est qu'il était charmant quand il était petit.

ANTOINE.

C'est toujours comme ça.

M. DE VERNON.

C'était notre faiblesse;
Sa mère l'appelait mon bâton de vieillesse.
Un accident, un rien nous faisait tous frémir.
Toutes les nuits, j'allais le regarder dormir;
Et là, les yeux fermés, il semblait nous sourire,
Comme s'il avait eu ses songes à nous dire!
Tu ne le comprends pas, tu ne peux pas savoir
Tout ce qu'il m'a coûté.

ANTOINE, *sans pouvoir parler.*

Veux-tu... que... j'aille voir?
C'est comme moi, chacun les aime à sa manière.

M. DE VERNON.

A sa porte, en pleurant, toute la nuit dernière,
J'ai veillé... ce n'est rien... pleurer et pardonner!
Je suis père... et je n'ai plus rien à lui donner.

ANTOINE, *en larmes et tout suffoqué.*

Tiens, ce que tu dis là, Vernon, ça me fait craindre.
Eh! ces pauvres enfants aussi sont bien à plaindre!
Il n'était pas méchant, peut-être il n'a pas tort.
Il est malade... attends... je m'en vais voir s'il dort.

Il s'avance vers la porte de Julia avec précaution. Entre Auguste bruyamment.

SCÈNE III.

M. DE VERNON, AUGUSTE, ANTOINE.

AUGUSTE, *à la porte.*

Mon oncle, c'est demain.

Antoine lui fait signe de se taire.

Ah! j'oubliais... c'est juste.

Avec respect.

Mon oncle, je suis là... c'est moi... c'est votre Auguste.
Je viens vous annoncer que je suis tout joyeux!
Mais vous pleurez, mon oncle, et je crains d'être heureux.

ANTOINE.

Quoi?

AUGUSTE.

Je la veux sans dot, mon oncle; je suis riche.
C'est demain le grand jour; ma pièce est sur l'affiche.

Oh! ce n'est pas pour moi, quand je dis le grand jour:
L'amour-propre n'est rien quand on a tant d'amour.

En homme résolu.

Mon oncle, vous m'aviez donné votre fortune;
J'ai la mienne à présent: le courage en est une.
Vous êtes vieux, moi jeune, et je travaillerai.
J'ai des nuits de poëte, eh bien! je veillerai.
Si Marie est heureuse... eh bien! j'en serai cause,
Et le malheur, mon oncle, est bon à quelque chose.
Oh! vous me l'avez dit hier sans le savoir,
Poëte par amour... maintenant par devoir!
Si ma femme le veut, nous serons, je l'espère...

M. DE VERNON, *se levant.*

Auguste, dans trois jours, je pars avec ton père;
Nous quittons tous Paris.

ANTOINE.

Écoute son conseil:
Une pièce... de terre... une pièce au soleil,
Ça vaut mieux que ta pièce... on sait ce que ça donne.
C'est la première fois, et je te le pardonne.
Un grand nom... fût-il grand... comme d'ici là-bas,
Ça fait beaucoup de bruit... mais ça ne nourrit pas.

M. DE VERNON.

Je retourne en Provence, et, si tu veux me croire,
Renonce à l'autre orgueil qu'on appelle... la gloire!
On travaille trente ans, on travaille toujours,
Pendant toute sa vie, on attend ses vieux jours;
On fut laborieux, sage, probe, économe...
On n'est pas même sûr de mourir honnête homme.

Auguste pleure.

Tu pleures; ils sont durs, les conseils d'un vieillard;

J'aime mieux te le dire à présent que trop tard.
On s'élève, on s'élève, on commence à comprendre
Qu'on est monté trop haut quand il faut redescendre.
Juge l'ambition et les ambitieux.
Au premier désespoir, tu viendrais, sous mes yeux,
Te tuer? cet orgueil dont le monde fourmille...

Julio paraît.

Le voilà! c'est un spectre au foyer de famille.

Il tombe sur un fauteuil à droite.

SCÈNE IV.

M. DE VERNON, ANTOINE, JULIA, JULIO, MARIA, AUGUSTE.

JULIO *sort de sa chambre soutenu par sa femme et sa sœur. Il s'avance à pas de malade et parle lentement.*

Mon père, écoutez-moi; je parais devant vous
Comme un enfant coupable et qui vient à genoux.
Croyez au repentir d'un fils qui se décide
A se punir lui-même, et par un suicide!
Votre voix m'a parlé dans ce dernier adieu...
Et j'ai presque entendu le jugement de Dieu.
Ah! c'est tout un autre homme.. il faut que je vous fasse
Comprendre ce que c'est... J'ai vu la mort en face;
Et quand on en revient, on en revient bien fort.
Votre fils est vivant... mais le coupable est mort.

M. de Vernon pleure.

Ah! laissez-moi parler... laissez-moi tout vous dire.
Vous avez eu raison de ne pas me maudire...
Demandez à Maxime, et vous saurez pourquoi :

Mon malheur me vient plus des autres que de moi.
Vous étiez bon, toujours juste, et jamais sévère,
Jamais, et j'ai flétri le nom que je révère,
Et le père et le fils, l'honneur de cinquante ans,
Je ne l'ai su qu'après... quand il n'était plus temps.

M. DE VERNON.

Antoine.

ANTOINE.

Du courage!

JULIO.

Oh! vingt fois j'eus l'envie
De me débarrasser d'une pareille vie;
C'était une folie, avec la fièvre; alors,
Je rapportais chez moi mes tourments du dehors.
Demandez à ma femme, ennui, chagrin, querelle,
Elle vous cachait tout et gardait tout pour elle.
Vous l'avez accusée, et cinq ans, entre nous,
Elle a passé sa vie à me parler de vous.

M. DE VERNON.

Julio...

Il lui tend les bras.

JULIO.

Permettez avant, monsieur le comte...

Il éloigne son père.

Je n'ai pas achevé de confesser ma honte;
Et je finis, et puis vous me tendrez les bras,
Si votre cœur alors ne me repousse pas.

Avec énergie.

C'est une lâcheté... je me suis fait justice,
Mon père; mais je veux que le coup retentisse,
Et qu'il aille frapper je sais qui, je sais où...
Eh bien! oui, j'étais lâche!... eh bien! oui, j'étais fou!

Eh bien, oui, sans rien faire et n'étant rien qui vaille,
J'insultais en public à tout ce qui travaille.
N'ayant plus rien, j'ai fait ce qu'ils font aujourd'hui,
Des dettes, et comme eux j'ai pris le bien d'autrui.
Et j'ai vécu cinq ans dans Paris, ce dédale
Où le scandale seul corrige le scandale,
Traînant insolemment, fier d'un mauvais renom,
Dans tous les carrefours les lambeaux de mon nom.

Il chancelle; on l'entoure pour le soutenir.

Ah ! je suis rajeuni; voilà qui vous rassure,
Mon père; votre sang coule de ma blessure.
Votre sang le plus pur et le plus vénéré.
En me donnant la mort, ils m'ont régénéré !

M. DE VERNON.

Il le prend dans ses bras, midi sonne.

Julio, viens, mon fils ! — Midi? rien, midi sonne !
Ton oncle attend quelqu'un.

A Antoine.

Va voir.

Antoine va voir et revient.

Eh bien !

ANTOINE.

Personne.

M. VERNON, à Julio.

Calme-toi, j'ai mon fils... des reproches, hélas!
Des reproches, mon Dieu ! non, je ne t'en fais pas.
Ton oncle, il pense à tout; il disait tout à l'heure
(Car c'est ton père aussi, regarde comme il pleure)
De quitter la maison, de nous en aller tous...

JULIO.

Mon père, je comprends, vous n'êtes plus chez vous.

M. DE VERNON.

Non, ce n'est pas cela, c'est une prévoyance
De ton bon oncle : un mois ou deux mois en Provence...

JULIO.

Vous voulez m'éloigner, vous êtes tous d'accord.
O mon père, pourquoi ne suis-je donc pas mort !

ANTOINE.

Eh bien ! oui, nous avons arrangé nos affaires,
Ton père et moi, tous deux et comme deux bons frères.

M. DE VERNON.

Tout le mal qu'on t'a fait, je l'oublie, au surplus ;
Six mois loin de Paris, tu n'y penseras plus.
Tu le vois, je te rends toute ma confiance.
Tu n'entendras jamais un seul mot qui t'offense.
Je n'ai besoin de rien à présent, je suis vieux.
Et j'ai mes quatre enfants : c'est tout ce que je veux.
Mais ce matin j'attends du monde, et l'heure approche.

JULIO, *se jetant dans les bras de son oncle.*

Il dit qu'il ne veut pas me faire de reproche !...

M. DE VERNON.

Je réponds de mon fils ; viens, ton bras, et surtout
Qu'on ne te sache pas malade, voilà tout,
Et qu'à jamais le monde en ignore la cause.
Julio, c'est pour toi ; fais pour moi quelque chose.
Vous irez tous ensemble à Vernon ; la maison
Est tranquille ; on dira que c'est pour la saison.
Et dans huit jours si tu vas mieux, si tu te portes

A Antoine et à Auguste.

Bien... Non par le jardin, fermez toutes les portes.

JULIO, *qu'on emmène, s'arrête au moment de sortir.*

Oh ! ce que vous voulez, mon père, je le vois,

Dix ans, dix ans perdus, de dix ans en arrière,
C'est trop tard ; à trente ans, je n'ai plus de carrière.
Et le dernier de tous... j'aime mieux maintenant,
Mon père, j'aime mieux la mort que ce néant.
Ah! c'est encor ma faute, et ce n'est pas la vôtre.
Jusqu'à la fin, au bout d'un malheur je vois l'autre ;
Et le plus grand, malgré mes efforts superflus,

Il se frappe le front.

L'ignorance est le seul qu'on ne répare plus.
Et ce n'est plus pour moi, mon père, je l'atteste,
Je m'en allais pour vous, c'est pour vous que je reste.
Je ne sortirai pas devant ces trafiquants
Qui m'ont vendu, perdu, volé depuis cinq ans.
Dans quelles mains, je veux tout dire, et dans quel piége
Tombe un fils de famille en sortant du collége!
Ce juif qui va venir, ce vieux juif sans remords,
M'eût acheté ma vie et même votre mort.
Et, je le jure ici, par ma mère présente,
Sur six cent mille francs je n'en dois pas soixante.

La porte du fond s'ouvre à deux battants.

Il se jette dans les bras de son père.

Ah! c'est lui.

Sur le seuil de la porte.

Je l'attends ; et s'il fait un seul pas,
Je le tue... Oh! Maxime !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAXIME, *entrant et prenant la main de Julio.*

MAXIME.

Il ne me tuera pas.

Tu gardes ton hôtel; ce qui nous facilite,
C'est qu'à l'heure qu'il est tout Paris fait faillite.
Ton juif est à la baisse et, pris entre deux taux,
Il confesse en public ses péchés capitaux.
Voici tous tes amis affichés sur deux listes,
Non pas les capitaux, mais les capitalistes;
Falpuff, c'est peu de chose, emporte un million
Sur le chemin de fer de Paris à Lyon.
Aglington part; tu sais comment cela s'appelle;
C'est son gouvernement, dit-il, qui le rappelle.
Et Granville poursuit, à Londre, un grand procès.
Il adore, dit-on, sa femme après décès.
Les autres, la maison Poulmann, les deux beaux-frères,
Font cinq ans de prison pour sortir... des affaires.
La place est encombrée avec des non-valeurs,
Et l'un crie aux volés, l'autre crie aux voleurs;
De sorte qu'aujourd'hui, j'en suis sûr, ta créance
Ne vaut pas mille écus de la banque de France.
Je viens de l'acheter, tu ne sais pas combien;
Les jours de banqueroute, on ne doit presque rien...

Il met la main à la poche.

M. DE VERNON.

Vous avez ces papiers, Maxime, et je l'ignore;
On m'a trompé cinq ans, me trompez-vous encore?

JULIO.

Ne doutez pas de lui, mon père.

MAXIME.

Tu l'entends!

M. DE VERNON.

Maxime, je vous dis qu'on m'a trompé cinq ans.

Eh ! ton père a raison, il a bonne mémoire ;
Quand nous ne mentons plus, il ne veut plus nous croire.
A Rollin, je faisais ses devoirs tous les jours ;
Nous sommes dans le monde, et je les fais toujours.
Comme entre deux amis le fou rend l'autre sage,
Pour sauver son hôtel j'ai vendu mon passage.
Si j'en croyais ses juifs, j'ai bien plus à présent,
Je placerais le reste à soixante pour cent !...

Il s'avance vers Marie avec le plus profond respect et avec un livre d'Heures dans la main.

Mademoiselle, un jour j'ai fait une promesse,
Et je la tiens : voici votre livre de messe.

Il lui remet ses Heures où l'on voit tous les papiers de Julio.

Un jour de mariage, il remplace Berquin.

Après un mouvement de tout le monde.

Rien n'y manque... qu'Auguste et Saint-Thomas-d'Aquin.

JULIA. Elle prend les papiers dans les mains de Marie, et les déchire devant toute la famille.

Moi, Julio le veut, voici ma main, Maxime.
A l'homme le plus noble et le plus magnanime !

Montrant Marie.

Elle est heureuse et j'ai ma part de son bonheur.

En lui serrant la main.

Les femmes ont aussi leur parole d'honneur.

JULIO, prenant l'autre main de Maxime.

Moi, je me souviendrai que Maxime fut cause...

MAXIME,

Que le travail, mon cher, répare toute chose.
Es-tu bien corrigé ? — Bon, fais-en ton profit.
Pour en éclairer cent, ton exemple suffit.

JULIO, transporté de joie.

Corrigé ? donne-moi ta main, Maxime, donne ;

Celle-ci m'a sauvé, celle-là me pardonne.

Prenant la main de son père.

J'ai mon père et, de plus, j'ai, Maxime, un ami.

ANTOINE, *au coin de la scène.*

Mais on n'en a pas deux, pas même un et demi.

TOUS LES ENFANTS.

Mon oncle, ah ! vous restez.

ANTOINE, *en bonne humeur.*

Mes enfants, à merveille;
Mais je finis la noce et retourne à Marseille.
Vivre comme Vernon ! j'aime mieux, voyez-vous,
Les cinq ans de Toulon... comme l'on dit chez nous.

M. DE VERNON.

Antoine!

ANTOINE.

Ton Paris, vois-tu, je le déteste!
Je quitte mon habit, et je reprends ma veste.
C'est comme ça, mon cher, et puis vous vous vantez?
Je préfère manger les choux que j'ai plantés.

FIN.

Les préfaces des poëtes ont été inventées, dit-on, comme les plaidoyers des avocats, pour défendre les coupables. On ne l'a pas encore dit des *post-scriptum*, voilà pourquoi j'écris celui-ci.

Mon silence passerait pour de l'ingratitude si, à la fin de ce livre et à cette date de sa publication, je ne rendais pas ma reconnaissance publique après tout ce qu'on a fait pour moi; voilà pourquoi encore, après avoir brûlé une préface, toute de tristes souvenirs, je veux parler des autres, maintenant que je n'ai plus à parler de moi.

On m'a demandé bien des fois depuis un an : « Quels sont vos ennemis? » J'ai souvent répondu que je n'en avais pas. S'il est vrai que les comédiens français

se soient trompés, je crois qu'ils sont de très-honnêtes gens et de très-bonne foi; il est bien permis à des hommes, fussent-ils académiciens comme ils sont comédiens royaux, de partager l'incertitude à peu près générale au milieu des doctrines et des docteurs sans nombre qui se produisent au théâtre depuis quelques années. Comment voulez-vous distinguer une véritable vocation parmi tant de professions littéraires, et choisir, sans se tromper, une production vraiment nouvelle parmi tant d'autres, qui ne sont ni nouvelles ni anciennes. Il faut des études de toute la vie pour juger le faux et le vrai en littérature, et il faut plus que la vie, il faut plusieurs générations pour savoir qu'une tragédie de Sénèque ne vaut pas une églogue de Virgile. Ceci explique tous les mécomptes douloureux, et si nombreux dans tous les temps, qu'ils sont à peu près toute l'histoire des lettres. Ceci excuse aussi beaucoup ceux qui se trompent, puisque ne pas se tromper est chose si difficile. On n'a donc pas d'ennemis au théâtre ou ailleurs, on a des hommes, des vues différentes, quelquefois pas de vues, mais on n'a pas d'ennemis. Un ennemi n'est rien qu'un malhonnête homme.

Je n'ai donc à parler que de mes amis, et je suis deux fois heureux du bien qu'on m'a fait et du bien que j'ai à dire. Effacez de tout ce débat public un

nom, le mien, et, comme je l'ai dit il y a un an, rayez de l'*Ecole des Familles* le nom de l'auteur, quel qu'il soit, il reste, comme leçon, le plus bel exemple que les lettres aient donné de leur confraternité solidaire. Hugo a dit quelque part : « Marengo n'est qu'un village, mais la bataille de Marengo est une grande bataille. » Qu'importe le village, il y a eu le 20 mai 1847 une bataille gagnée pour tous les poëtes contemporains.

Il n'y a que les peuples morts qui refont et contrefont les littératures mortes; et quand il s'agit de la poésie, la forme la plus vive de toutes les littératures, nous sommes tous intéressés à ce qu'on ne fasse pas dans notre pays une petite école d'Alexandrie, entre le pont d'Iéna et le pont d'Austerlitz, dans ce petit delta de la Seine qu'on appelle Paris, et je suis sûr que les Châteaubriant, les Hugo, les Sainte-Beuve, les de Vigny, les Méry, les Alexandre Dumas, les Alfred de Musset, les Théophile Gautier et les Deschamps, sont dégoûtés des philosophes Plottin et des poëtes Callimaque de tous les temps. Je le dis moi-même avec une bonne foi pleine de terreur, prenons-y garde, nous *allons tous à Alexandrie*, augmenter de quelques imitations et de quelques traductions la bibliothèque des Ptolémées.

Je dis cela pour les plus intéressés ; je parle maintenant pour les autres, spectateurs ou complices de ce qui se passe.

Le style, c'est l'homme, a-t-on dit. Il faut dire aussi plus généralement, le style, c'est un peuple, et le style, c'est l'âge d'un peuple. L'art aussi, car c'est toujours le *stylum* d'Horace qu'il faut tourner et retourner dans ses doigts, l'art, c'est le style de toute une nation, et c'est cette nation elle-même, l'homme et les hommes à la fois. Comment se fait-il qu'on veuille nous abâtardir ? avec quoi ? On le sait, avec des hémistiches héroïques, et que tout soit démocratique en France, excepté la langue que parlent les démocrates. Et notez que ce n'est pas là de la philologie transcendante, c'est une simple leçon de rhétorique de notre professeur, M. Leclerc, qui appelle toute cette enflure de langage *la massue d'Hercule dans la main d'un enfant*. C'est un souvenir de classe qui me revient à propos de la leçon de rhétorique même qu'on oublie.

Je ne juge pas les œuvres ni les hommes, je signale un danger, et il est grand, puisqu'il s'agit de savoir si le dix-neuvième siècle aura une littérature et un théâtre, comme il a une presse et une tribune — au nom de la vérité.

Il faut une langue nouvelle à des idées nouvelles et à des hommes nouveaux, voilà pourquoi il y a en France, depuis vingt ans, une nouvelle école de penseurs et d'écrivains.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que je me range plus que jamais de ce côté de mes convictions et de mes affections. Jusqu'à ce que la plume me tombe des mains, je suis bien résolu à ne jamais écrire une seule ligne sans me demander ce qu'en penseraient Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié, de Vigny, Méry, Janin, Rolle, Gautier. Il en est des choses de l'esprit comme des choses du cœur, il faut toujours, au moment d'incertitude, s'écrier comme Rousseau : *O Fabricius! que dirait votre grande ombre?*

C'est à mon *comité des treize* encore que je dois compte de ce que j'ai fait. Il n'y a pas de majorité quand la reconnaissance vous est imposée comme une tutelle.

Il y a déjà dix ans qu'en lisant un Térence *variorum*, avec les commentaires de Scaliger, d'Érasme et de Mélanchton, je trouvai la définition de la tragédie, *qui ne veut que des héros*, et qui est encore aujourd'hui,

1847, ce qu'elle était le lendemain de la *guerre de Troie.*

Entre la tragédie héroïque et la comédie même de Térence, il y avait à Rome un troisième ordre de pièces qu'on appelait *comédies prétextes*, et qu'Érasme m'expliquait ainsi, d'après Cicéron : « Inter tragœdiam igi- « tur et prætextatam hoc interest, quod in tragœdiis « heroes introducuntur, in prætextatis autem, romani « magistratus, duces, regesve, qui prætextata utuntur : « atque in his reipublicæ romanæ negotia agebantur, « et personarum dignitate, et argumentorum sublimi- « tate, tragœdiis similes erant. » Ce qui voulait dire qu'entre la tragédie et la comédie, à côté de Térence et de Scipion, il y avait, à Rome même, une sorte de drame que Cicéron appelait, dans un coin de la marge à côté de mon texte, l'imitation de la vie, *imitationem vitæ*, l'enseignement de ce qu'il faut faire ou ne pas taire, *quid sit in cata utile, quid contra evitandum.* Un poëme dramatique inventé pour améliorer le cœur des hommes, *demulcendis hominum mentibus.* Faut-il dire que Scaliger, Erasme et Cicéron sont un peu complices de l'*Ecole des Familles?*

Les raisons de ce qu'on fait sont un peu partout, les miennes sont dans un commentaire de Térence, et je

ne crois pas qu'aucun poëte ni aucun critique m'en fasse un grand tort.

Si la comédie, même la comédie romaine, est plus grave que Térence, que deviennent alors le masque souriant de Thalie et le *castigat ridendo mores?* N'y a-t-il pas au fond d'un poëte comique un homme qui s'indigne de la bonne indignation qui fait les vers de Juvénal ?

De question en question j'en vins à conclure qu'Érasme et Cicéron avaient raison, et que Fabre d'Églantine avait bien fait d'écrire *le Philinte de Molière*, sous l'inspiration de Jean-Jacques Rousseau.

Je le dis au comité du Théâtre-Français, après avoir lu *l'École des Familles :* la comédie du XIXe siècle ne peut pas être une plaisanterie.

Que le roi Louis XIV accorde à Molière le privilége de rire des ridicules de son temps, tout cela est fort gai ; le roi lui-même s'amuse au *Bourgeois-Gentilhomme* : la monarchie n'en meurt pas, rions ; toutes les classes de la société, aussi tranquilles et immuables chez elles que la monarchie elle-même, n'en seront pas qlus en danger pour cela, rions. Il n'y a que ce pauvre

Tartufe que la comédie aura le droit d'envoyer aux galères, et ce n'est qu'alors qu'elle se souviendra qu'elle vit sous un *prince ennemi de la fraude.* C'est la première fois que le mot fraude est prononcé, c'est un quatrain ajouté pour le roi, et Molière n'y songeait pas.

Mais aujourd'hui, nous autres, les enfants d'une révolution qui a tout bouleversé, d'une société qui souffre et crie de partout, vous voulez que nos mœurs qui deviennent des vices, nos vices qui deviennent des crimes de cours d'assises, ne nous inspirent qu'une comédie pour rire? Vous voulez que je rie avec Fieschi, Lacenaire et Poulmann? que je ne pleure pas avec Gros et Léopold Robert? Si nous avions tant d'esprit, nous n'aurions plus assez de cœur. La comédie du dix-neuvième siècle doit avoir les deux faces de l'humanité, celle qui rit et celle qui pleure, et le poëte n'a rien de mieux à faire qu'à imiter Dieu dans ses œuvres : le jour où il a créé le singe, il n'a pas oublié de créer l'homme.

Je citais tout à l'heure Erasme et Cicéron, je cite maintenant Dieu. Si on trouve que je n'ai pas assez profité, on conviendra du moins que je me suis donné de bons maitres.

Jules Janin et Rolle, qui ont eu la noblesse de ne pas me parler de mes défauts, pour ne me donner que de généreuses compensations, ont dit que *l'École des Familles* avait eu deux succès, celui du poëte et celui de l'homme. Qu'ils sachent bien que leur jugement m'a plus frappé au cœur qu'à l'esprit, et que des deux succès je ne veux en garder qu'un seul, c'est le bon.

Le sacerdoce littéraire nous convient peu dans la vie dont nous vivons tous, et je ne sache personne qui ait le droit de se sacrer lui-même pour être le directeur spirituel des autres; mais, il faut le dire haut pourtant, les lettres sont responsables du bien ou du mal qu'elles font, et il est impossible que prononcer ou provoquer au théâtre des jugements publics ne soit pas une sorte de magistrature. *Le poëte a charge d'âmes*, a dit le grand poëte de ce dix-neuvième siècle, et c'est le mot le plus sacramentel qui ait été prononcé depuis la régénération du théâtre moderne. Pourquoi cette charge d'âmes serait-elle re jetée comme un fardeau trop lourd? Soyons hommes de lettres, mais soyons hommes: cette poétique-là vaut bien celle d'Aristote.

Et savez-vous pourquoi? — La mère de Néron, a dit M. de Châteaubriand, avait une grive apprivoisée qu'elle faisait caqueter comme un merle, sur sa ter-

rasse du Palatin ; cette grive répétait comme un grammairien les derniers mots de la langue grecque ; une perruche du Canada redira peut-être un jour, dans les solitudes du nouveau monde, les derniers mots de la langue française. Reculez-la tant que vous voudrez, voilà la fin de la gloire des lettres. Faisons des livres, mais faisons des hommes, c'est le meilleur de nos œuvres.

Une comédie imprimée est un livre; il manque toujours à la lecture la représentatiou. Les caractères n'existent plus qu'à moitié sur le papier; cette moitié d'œuvre, à laquelle il faut bien se résigner le lendemain, doit faire le désespoir des poëtes dramatiques qui se survivent. Je n'ai pas à m'occuper d'une question de temps, qui ne me regarde pas; j'écris cette note pour les artistes qui étudieraient *l'École des Familles* à la distance de quelques lieues de Paris.

S'il fallait juger de l'importance des rôles par le travail qu'ils m'ont coûté, le rôle de Maxime serait le plus important.

Le pardon après le malheur, le dévouement encore après l'amour sacrifié, voilà tout Maxime. Pendant les deux premiers actes, on ne sait pas ce qu'il deviendra; il ne le sait pas lui-même. Toute la péripétie de son caractère, qui débute par le sarcasme sur toute chose, est dans son cœur, et il est tout retourné quand Julia pleure au troisième acte et n'a plus que lui. Ceux qui comprennent l'amour autrement ne le comprennent qu'à moitié. Devait-il aller ju qu'à l'adultère! Rien n'était plus facile; je ne l'ai pas voulu: le public a assez de ces sortes de pâtures; il était peut-être temps d'en finir avec les choses irrésistibles de l'amour à trois, qu'on donne aux femmes comme le seul amour. Les femmes me sauront gré peut-être de les avoir respectées; tant pis pour celles qui ne veulent pas l'être. Le reste du caractère de Maxime s'explique par les situations où je l'ai placé: il est tourmenté tout le temps, ce qui lui donne une énergie qui est la véritable force, la force éprouvée. Passion veut dire souffrance, voilà Maxime. Après la souffrance en amour, il n'y a plus que la haine ou le pardon. La haine n'est que la haine, le pardon c'est encore l'amour. Les femmes la savent mieux que nous.

J'insiste sur cette étude. En d'autres mains que les miennes, Maxime aurait dû être le misanthrope de ce temps-ci, non pas comme Alceste, qui se trompe toujours et se donne tous les torts. Maxime est toujours dans la vérité et il a toujours raison : Alceste de Célimène, passionné comme Jean-Jacques pour madame d'Houdetot, et s'arrêtant là, voilà Maxime; il eût fallu la plume de Molière et de Rousseau pour l'écrire, j'ai fait ce que j'ai pu.

Les autres personnages de la pièce sont plus simples, celui-ci est double. (*Ses larmes sont pour lui, son rire est pour les autres.*) Ils ont tous été joués avec une perfection rare. Saint-Léon est un artiste supérieur; il a

personnifié M. de Vernon de la tête aux pieds ; c'est un portrait de famille. Dignité, autorité, énergie, sensibilité, il a toutes ces grandes qualités, auxquelles il faut ajouter la prosodie la plus pure de la langue qu'il possède, et qui rappelle les meilleurs temps de la Comédie-Française. Louis Chéri a joué Antoine comme s'il n'y avait eu qu'un Marseillais au monde et que ce fût celui-là. On est un comédien hors ligne quand on fait d'un personnage un type ; c'est ce qu'a fait Chéri. Dans la création d'Antoine, qui m'est bien chère, puisque c'est mon père lui-même que j'ai fait revivre, je n'ai jamais rêvé mieux. Qu'il me permette de garder le souvenir de son prodigieux talent, avec un souvenir de famille auquel il est bien digne d'être associé comme homme.

Adolphe Laferrière n'a qu'un tort, c'est de n'avoir pas joué Julio il y a dix ans : il serait depuis dix ans à la Comédie-Française. Il fallait un Julio mauvaise tête, emporté, insolent des titres de son père; il a été tout cela, et de plus comédien sous l'habit de ville, comme on l'est quand on s'appelle Firmin. Cette exaltation sincère, qui est presque de l'inspiration, devient de plus en plus rare, et il faut la signaler là où elle est. — Elle est dans cette tête. — Quand Frédéric Lemaître tonne et foudroie, Laferrière répond dans le lointain. — J'ai gardé le couple Lacressonnière pour finir, et pour ne pas séparer deux talents sacrementés. Madame Perrier de *la Reine Margot*, a représenté Julia de Vernon avec une aristocratie de bon ton qui se souvient d'avoir été reine il y a un mois. Nous avions tous dit que c'était là une belle venue à Paris, une comédienne bien et toujours et tout à fait femme ; qu'elle portait sa tête à vous tourner la vôtre ; qu'elle savait sourire comme Érigone et montrer les plus belles dents, ou pleurer comme Madeleine avec les plus beaux yeux. Nous avions dit encore que tout cela était plein de distinction, de convenance et de bon goût, et qu'au besoin nous aurions une comédienne femme du monde. Madame Perrier a voulu nous prouver que nous ne nous étions pas trompés. Ce qui nous autorise à lui prédire encore que dans deux ans elle sera à la mode dans Paris et *l'actrice en vogue*. Lacressonnière prendra pour son propre compte une part de cet éloge de sa femme, je ne dirai qu'un mot de lui. Je n'ai qu'à le louer d'un bout à l'autre de son rôle : il a été aussi jeune et aussi amoureux que son personnage. — J'allais oublier un petit trésor de jeune fille qu'on a déniché, un de ces jours de printemps, dans les acacias de Belleville. — Mademoiselle Louise Langlet est une fleur ou un oiseau qui ressemble beaucoup à une jeune fille : le public s'y est mépris. — On a beaucoup applaudi, est-ce la jeune fille : la fleur ou l'oiseau ? Je crois que c'est l'Agnès de Molière et la chose la plus jolie du monde.

Léopold Barré a joué le petit rôle de Jean avec la complaisance d'un grand talent. Je l'ai marié avec Georgette, la femme de chambre de la maison. Mademoiselle Betzy est charmante; il n'a pas à se plaindre, je lui ai donné mieux que ses gages de domestique.
